

UN MONDE INCONNU

LE BAS-EMPIRE



ce n'est pas d'un monde contemporain que nous voulons parler; ce n'est ni de la mystérieuse Afrique, ni du Céleste-Empire que nous traiterons; nous l'avons fait, ici même, dans ce recueil; mais l'histoire nous convie, elle aussi, à tenter maintes explorations et maintes découvertes rétrospectives, et l'esprit humain peut trouver là, nous osons l'affirmer, autant de jouissances et d'intérêt que dans le domaine géographique.

Qui donc a jamais parlé de ce que devinrent les vieux Romains, quatre cents ans après Auguste? Où s'étaient réfugiés l'art et la civilisation? Où pourrions-nous trouver les pompes du Capitole, les fêtes du Cirque et le luxe des cours, avec aussi la culture intellectuelle et le goût raffiné de tout ce qui est beau, vers le VI^e ou le VIII^e siècle? Rome n'était plus dans Rome; elle était à Byzance. Et ceux qui ont abordé l'histoire byzantine, parmi nos contemporains, sont rares, trois ou quatre à peine; c'est donc bien un monde inconnu que cette histoire.

Pourtant elle a hanté, comme un rêve, l'esprit d'un de nos plus grands dramaturges. Il y a quelques années, Victorien Sardou a donné *Théodora*, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, et jamais peut-être les Parisiens n'ont vu, dans une pièce historique, d'aussi merveilleux décors, une telle profusion de richesses accumulées, un tel ruissellement d'or et de pierreries. C'est qu'en effet la vieille Constantinople ou Byzance recélait dans ses murs, du IV^e au XIII^e siècle, la fortune de l'univers.

On marchait là sur les métaux précieux, on se drapait dans de splendides vêtements, on se promenait au milieu des chefs-d'œuvre artistiques et dans le plus superbe décor fourni par la nature, entre le Bosphore et la Corne-d'Or. Qui sait si un Byzantin de cette époque, transporté, par aventure, dans notre Paris d'aujourd'hui, ne hausserait pas les épaules de pitié ?

Il nous plaît donc d'évoquer cette civilisation d'antan et de l'étaler sous les yeux de nos lectrices ; elles pourront faire des comparaisons et elles verront, du reste, qu'à Byzance comme à Paris, la femme avait sa place, et une place bien marquée.

I

DANS LA VILLE

Un promontoire de forme triangulaire.
Sept collines comme dans la grande Rome.

Dans un triangle, une base, deux côtés et un sommet.

Le sommet relie le Pont-Euxin, — aujourd'hui la mer Noire, — et la Propontide ou mer de Marmara.

Le côté de la mer Noire est bordé par le fameux golfe qui s'avance dans les terres à une profondeur de deux lieues ; c'est la Corne-d'Or, appelée ainsi parce qu'elle affecte cette forme : une corne.

L'autre côté, au sud, est celui de la mer de Marmara.

La base, à l'ouest, est fermée, du côté de la terre, par des murailles qui vont d'une mer à l'autre.

Il y a quatorze quartiers numérotés.

Mais les premiers sont les plus célèbres.

Celui qui porte le premier numéro renferme le grand palais ou palais Impérial et une foule d'autres ; vingt-neuf rues, cent dix-huit maisons, deux portiques, quinze bains publics, quatre immenses escaliers qui vont vers la mer et sont sillonnés sans cesse par les voyageurs et les marchandises du monde entier.

Le second quartier renferme la cathédrale, la fameuse Sainte-Sophie ou Sainte-Sagesse, siège de l'archevêque de Constantinople, le premier après l'évêque de Rome, le Pape, chef de l'Eglise universelle.

Le troisième contient le grand cirque, l'Hippodrome, où toute la vie byzantine afflue et se concentre à certains jours de fête.

Le quatrième a la grande place ou forum Augustéon, avec le Milliaire d'où l'on compte les distances jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Empire. Le forum Augustéon est situé entre le palais Impérial, le palais du Sénat et Sainte-Sophie.

Si vous voulez savoir exactement où se trouvait le palais Impérial et le premier quartier, c'est l'espace occupé par le sérail du sultan, aujourd'hui.

Enfin au milieu de la ville, de ces rues étroites, bordées de maisons en bois, généralement à un seul étage et surmontées d'une terrasse, on voyait le forum de Constantin, entouré, lui aussi, d'un portique à deux étages de colonnes. Deux arcs de triomphe, qui se faisaient face, y donnaient accès.

Cà et là des palais, des bibliothèques, des églises, des colonnes de porphyre surmontées, comme notre colonne Vendôme, des statues des empereurs ou des anciennes divinités : Jupiter, Minerve, Constantin, Hélène Augusta, Justinien, Théodora, Théodose.

L'origine de Byzance remonte jusqu'au Grec Byzas, qui s'y établit en 656 avant Jésus-Christ. En 325, Constantin le Grand laisse Rome aux Papes et reconstruit complètement Byzance, dont il fait la nouvelle capitale de l'Empire, en lui donnant une étendue de cinq lieues. Après lui, Théodose II et Héraclius l'embellissent encore. Elle est maintenant ce que ces princes l'ont faite ; les Turcs, certes ! n'y ont point apporté de grands changements.

Lorsque, en 1204, les croisés arrivèrent devant Constantinople, ils admirèrent par dessus tout « les hauts murs, les riches tours dont la ville était close tout autour à la ronde, les riches palais et les hautes églises dont il y avait tant que nul ne le peut croire » ; mais il y avait encore bien d'autres richesses. Les habitations étaient percées d'arcades où s'installaient les marchands. Nulle part le commerce n'était plus actif.

Et que dire des trésors artistiques de Byzance ?

« Cette capitale nouvelle avait, dit Michaud, recueilli le naufrage des arts, et montrait encore les chefs-d'œuvre échappés au temps et à la barbarie. Les héros et les dieux du Nil, ceux de l'ancienne Grèce et de la vieille Rome, les œuvres de Praxitèle et de Phidias tombèrent sous les coups des vainqueurs. »

L'historien Nicéas, qui vivait à l'époque du siège de la ville par les Vénitiens et les Français, raconte que sur la place de Constantin on voyait la statue de Junon, en bronze, et celle de Pâris offrant à Vénus le prix de la beauté. Quand on jeta Junon par terre, pour transporter seulement sa tête jusqu'au palais de Boucoléon, on fut obligé d'employer un chariot attelé de huit bœufs.

« Mais, ajoute l'historien, ce que l'antiquité avait jugé être d'un grand prix devint tout à coup une matière commune ; ce qui avait coûté d'immenses trésors fut changé par les Latins en pièces de monnaie de peu de valeur. »

On peut s'imaginer la *chère lie* que firent nos bons ancêtres dans ce paradis qu'ils venaient de découvrir sur les rives du Bosphore. Les croisés français, comme part de butin, eurent cinq cent mille marcs, soit vingt-sept millions ; les Vénitiens en eurent autant, mais la ville possédait bien, en outre, pour six cents millions de richesses, dont la plupart furent détruites dans l'incendie allumé alors.

Baudoin IX fut proclamé empereur de Byzance, avec la propriété du quart du territoire. Quant au doge Dandolo, « qui vieil homme estoit et goutte ne veoit », mais qui en réalité avait su amener les armées de l'Europe à faire le sac de la nouvelle Rome, il prit le titre bizarre de « seigneur d'un quart et demi de l'Empire Romain » : *Dominus quartæ partis et dimidiæ imperii romani*.

A ce moment-là, il est certain que les seigneurs francs ont été les maîtres du monde, puisqu'ils occupaient la capitale de l'univers.

II

SUR LA MER. — LE BOSPHORE

Les navigateurs qui se rendaient dans la partie orientale de la ville, rencontraient, à main gauche, en arrivant de la Propontide, les thermes d'Arcadius, qui comptaient parmi les plus beaux édifices du premier quartier.

C'était une des promenades de Byzance. Le portique maritime de Justinien se dressait non loin de là, avec ses colonnades de marbre de couleur surmontées d'un toit. Le soleil levant empourprait toute cette architecture, mais le soir on y respirait une exquise fraîcheur et toute la ville y accourait.

En face, c'était la côte d'Asie, avec Chrysopolis (*Scutari*) et Chalcedoine (*Kadi-Keui*), fameuse par le concile qui condamna l'hérésiarque Eutychès; un peu plus bas, on apercevait les îles des Princes, échelonnées le long de la côte, presque à l'entrée du golfe de Nicomédie, par lequel on arrivait aux montagnes de Bithynie et aux sommets de l'Olympe, couronnés de monastères.

Ce paysage vous plongeait dans le ravissement.

Et dans la courbe bleue du port, bordé d'un amphithéâtre de palais et de temples encadrés de verdure sombre, les nefs aux voiles blanches cinglaient vers la mer de Grèce et de nombreux caïques glissaient sur les vagues phosphorescentes, jetant aux échos les accords de la cithare et les chansons d'Ionie. Sur la rive, des jeunes filles, couronnées de violettes parfumées, dansaient éperduement des rondes, en se tenant enlacées. On eût dit les Néréides, jeunes, belles, parées d'algues et de coquillages, autour d'Amphitrite, au milieu des Tritons.

Qu'on nous pardonne cette comparaison; elle était commune à Byzance, qui, vivant à l'ombre de la croix, n'avait guère oublié le vieux paganisme!

Cependant, en face du portique de Justinien, au milieu de ce riant tableau, nous pouvons contempler la masse sombre des navires de guerre de la flotte impériale.

La flotte impériale comptait trois mille trois cents bâtiments, dont deux mille pontés, à quatre rangs de rameurs, — deux de chaque côté, un par étage.

On appelait ces navires *dromons* et leurs rameurs pouvaient aller jusqu'à deux cents, sans compter les soldats de marine embarqués à bord. Sur le pont des galères s'élevait une tour du haut de laquelle on lançait des projectiles, et à l'avant on voyait un appareil destiné à jeter le feu grégeois. Déjà, à Byzance, on avait eu la conception de ce que nous appelons des torpilles.

Sur le navire amiral flotte un grand pavillon portant l'image de « la Vierge très sainte ».

Tout à coup un grand mouvement a lieu dans cet immense mouillage de navires. Ils se rangent tous en ligne, comme pour une revue navale.

C'est qu'en effet, l'empereur sort du palais, descend l'escalier de marbre, conduisant au port de Boucoléon, et monte à bord de sa trirème, où s'élève un trône d'argent abrité par un pavillon de pourpre, lequel est supporté par des cariatides dorées. A la proue de l'embarcation, on voit la statue de saint Georges; à la poupe et sur les flancs, des sphinx, des lions et des sirènes.

Où va le puissant empereur?

Il tourne la pointe, monte le long des murailles maritimes, se dirigeant vers le port Théodose et l'église et le palais des Blaquernes, au fond de la Corne-d'Or.

Spectacle magnifique! Le soleil flamboie, les rames dorées font jaillir des milliers d'étincelles, les cuirasses et les boucliers jettent des éclairs, les grands étendards portant les saintes effigies du Christ et des grands saints militaires claquent joyeusement au vent, les trompes et les cymbales font entendre une musique guerrière, le peuple pousse les acclamations officielles, les chœurs sacrés entonnent l'hymne à la *Vierge invincible* qui donna la victoire. La cour s'est massée sur les escaliers somptueux et derrière les grilles des jardins, les barques sont chargées de gens vêtus d'habits de soie brodés d'or et d'argent, et coiffés de hauts bonnets.

Mais qu'étaient-ce que les Blaquernes?

— Le plus fameux pèlerinage du temps.

On voyait là, dans une église somptueuse, un portrait et un vêtement de la Vierge, et, sous Héraclius, cette image avait mis en fuite les Perses et les Avars, qui s'étaient avancés assez près de la capitale pour s'emparer de Scutari, et, depuis ce temps, elle était devenue le palladium de la ville. Quand l'empereur allait aux Blaquernes, il se baignait dans une piscine qui était là, et cette action pieuse s'accompagnait d'un cérémonial pompeux et minutieux.

III

DANS LA RUE. — UNE MAISON A BYZANCE

La rue, qui n'est pas très large et ressemble aux rues pavées de grosses dalles que l'on peut voir

encore à Pompéï, est sillonnée par une foule bigarrée.

Ce sont des matelots, des portefaix du port; à Byzance, ils foisonnent; beaucoup de marchands qui viennent du grand bazar *des Lampes*; beaucoup de cabaretiers, beaucoup de cochers et d'employés du cirque. Une longue procession de moines passe, portant les saintes icônes ou images; parmi ceux-ci, on remarque nombre de confesseurs de la foi qui ont subi la persécution précisément pour défendre les images. Les iconoclastes leur ont crevé les yeux, coupé le nez ou les oreilles et enduit la barbe de poix pour la brûler.

Cela tranche singulièrement sur les vrais citoyens de Byzance, ces Grecs qui aiment tant s'appeler « le peuple romain » et qui portent la tunique courte et le manteau avec les sandales. Cependant, regardez bien ces têtes aux cheveux crépus, à la barbe frisée, au nez presque régulier, aux yeux vifs; la pureté primitive du type s'altère.

C'est que Byzance est la grande cité cosmopolite; c'est que, dans ses murs, les étrangers affluent. Vous coudoyez tantôt les paysans de Thrace et de Galicie, qui ont jeté sur leurs épaules la peau de mouton du berger; tantôt les corsaires des Iles, habillés comme des brigands ou des princes peuvent seuls le faire. Mais vous passez à côté de gens qui viennent de bien plus loin : celui-ci, grand, bien découplé, court vêtu, est un des *missi domini* envoyés par Charlemagne; celui-là, en robe flottante et en turban, est un marchand sarrazin; cet autre, au bonnet évasé, un Hongrois; cet autre, au nez écrasé, aux pommettes saillantes et couvert de fourrures, un Russe, ou un Croate, ou un Bulgare. Et ils vous font passer par toute la gamme des couleurs.....

Puis voici venir des serviteurs du palais impérial et une cohorte de cavaliers *cataphractes*, des lanciers cuirassés, dont le grand manteau de fourrures retombe sur les chevaux couverts d'écailles bleuâtres. Ils sont suivis par des compagnies de Barbares, Goths, Huns ou Tartares, portant des vêtements en peaux de rats et de longues tresses étranges descendant sur le dos.

Il faut entendre maintenant les conversations des vrais Byzantins !

— As-tu vu arriver, hier, le cocher Calliope ?

— Oui, Agathénor va avoir du mal. Les *Bleus* sont vaincus d'avance pour la prochaine course. Le champion des *Verts* a toujours gagné sur l'hippodrome d'Antioche.

— Vas-tu à Sainte-Sophie, demain, pour l'hémélie du patriarcat ?

— Non, je ne le puis pas. Tu ignores donc que l'empereur va à l'église de l'Archange-Michel et, après, doit se rendre à la colonne du stylite Denis. Je veux voir cela.

— A propos ! as-tu réfléchi à ma question de l'autre jour ? « A quoi Adam passait-il son temps dans le Paradis terrestre ? »

— Certes ! La première heure, il pensait au ciel; la seconde, aux anges; la troisième, aux oiseaux; la quatrième, aux animaux domestiques.

Mais nous voici devant la maison où je vous conduis.

Au vi^e siècle, les traditions romaines se maintenaient encore dans les usages de la vie privée. Les maisons continuaient à être construites sur le plan des anciennes demeures grecques et romaines : un rez-de-chaussée et un étage.

On pénètre dans la maison par une galerie ouvrant sur la rue et soutenue par cinq pilastres carrés; au-dessus, au premier, règne une autre galerie couverte, formant promenoir, dont les colonnes basses supportent l'entablement et le toit plat.

La porte principale donne accès au vestibule, qui conduit à une cour qui est le salon de réception, carré, avec un pavé en marbre. Des colonnes d'onyx, entourées d'une vigne d'argent, soutiennent le plafond ouvert.

Autour de cet atrium, on voit les appartements des hommes, où tout le monde peut entrer, et les chambres réservées aux femmes et aux enfants.

Des mosaïques partout pour décorer les salles : elles représentent des scènes historiques ou religieuses, ou des animaux fantastiques au milieu de feuillages compliqués.

Le mobilier est somptueux. Ce sont des tables, des chaises, des escabeaux incrustés de métaux ou de plaques d'ivoire finement sculptés, des tapisseries offrant aux yeux des scènes de combat et de chasse, et des coussins brodés.

Dans l'atrium passent quelques hommes vêtus d'une tunique courte à manches brodées, retenue à la taille par une ceinture; ils ont jeté par-dessus une chlamyde un manteau ajusté à l'épaule droite et tombant autour du corps; un caleçon couvre les jambes, laissant le mollet nu; les pieds sont chaussés de souliers découverts. Les cheveux sont coupés sur le front et longs dans le cou; on taille la barbe en pointe.

IV

LE BOUDOIR

Chambre éblouissante comme une chapelle de Sainte-Sophie. Tapis représentant un parterre dont chaque fleur est une pierre précieuse; colonnes de marbre rose, arabesques d'or au plafond, entrelacées de fleurs blanches, vertes et noires; plaques d'albâtre fleuries servant de vitraux aux fenêtres; dans un coin, un lit d'or ciselé; statuette de Minerve en ivoire, crucifix et images saintes; un mélange bien Bas-Empire de paganisme et de christianisme.

La belle Zoé est assise sur un siège en ivoire, en

forme de cathédre, sur des coussins en soie jaune.

Les femmes esclaves s'empressent autour de leur maîtresse. Il y en a ici peut-être une vingtaine.

Leur besogne est divisée à l'infini et chacune s'occupe d'une toute petite chose : celle-ci tiendra le bassin d'argent dans lequel Zoé se lavera les mains; celle-là présentera le miroir, qui est un grand disque d'argent poli et brillant; cette autre a la garde des coffrets à bijoux; une quatrième est la coiffeuse; une cinquième doit soigner le petit chien de la patricia, car Zoé est la femme d'un *patrice*, chambellan de l'empereur, et, par conséquent, appartient au monde de la cour.

Toutes les femmes ont des robes étroites, presque sans plis, ceintes très haut sur la poitrine; quand elles sortent, elles s'enveloppent d'une ample draperie.

Pour Zoé, voici le costume qu'elle vient de revêtir :

Par dessus une robe bleue décorée de croix, un manteau de soie couleur violette semé de roses d'or. Les larges manches de la robe laissent voir ses bracelets chargés de perles et de cabochons. Dans le léger diadème qu'elle porte sur la tête sont enchâssées des pierres et, chose curieuse! quelques reliques de martyrs. Que viennent faire ici les martyrs? Mais, à Byzance, on est très pieux.

Pieux, mais charitable? Voyons un peu :

— Léonilla ! dit la patricienne.

Il n'était pas nécessaire de demander ce que la maîtresse désirait. Comme Léonilla était appelée, cela suffisait. La négresse qui répondait à ce nom s'approcha avec quatre compagnes, aussi noires qu'elle. Chacune portait un plateau d'argent couvert de fioles et de boîtes remplies de différentes couleurs, de petits pinceaux, d'éponges fines.

On allait mettre la dernière main à la toilette de la grande dame.

Léonilla saisit un tampon de ouate et appliqua du fard blanc, puis elle distribua délicatement, çà et là, un peu de rouge; avec du bleu tendre, elle simula les veines sur les tempes; elle ombragea encore le bord des paupières avec de l'essence noire et les sourcils avec de la poudre de même couleur.

— Eudora !

Eudora s'approcha avec le miroir; elle tremblait en soutenant l'instrument qui reflétait tout avec tant d'exactitude!... C'est que, hélas! un miroir trop sincère vous montre souvent non pas telle

que l'on voudrait être, mais telle que l'on est réellement.

Zoé avait fait un geste et Eudora s'était un peu retirée en arrière.

Mais la même voix impérieuse et, cette fois, impatiente, criait de nouveau :

— Léonilla !

Celle-ci revint.

— C'est affreux, continua la dame, c'est épouvantable! Je t'avais déjà dit que je voulais avoir une figure allongée comme celle de Comito la comédienne, comme en ont les femmes d'Athènes; ta peinture m'arrondit la face comme une lune. Approche encore, mauvaise fille !

Et, saisissant une longue épingle d'or qui se trouvait devant elle, sur la table de toilette, elle la planta dans le bras de la malheureuse esclave, qui hurla de douleur.

— Allons, Cyané, refais tout cela, dit le bourreau.

Cyané eut le bonheur de réussir; la toilette était terminée pour cet après-midi; mais, avant de sortir, Zoé dit encore, s'adressant à Eudora :

— Toi ! fais attention ! tu tiens mal le miroir; il reçoit de l'ombre; je pouvais à peine voir si le rouge des joues n'allait pas trop près des oreilles... Et puis le miroir est mal poli; on voit tout gris. Ne recommence pas demain !...

La pauvre esclave baissait la tête. Et ses yeux pouvaient rencontrer les boursoufflures et les nœuds qui parsemaient la chair de ses bras; autant de marques de cruauté de celle qui l'apostrophait en ce moment !

Celle-ci était près de la porte et donnait un coup d'œil à la toilette de son petit chien.

L'intéressant animal avait d'abord été baigné dans une eau parfumée, puis on l'avait frotté légèrement avec de l'huile aromatique et maintenant on le saupoudrait de sable d'or. Comme sa maîtresse, il était en train de ressembler à une statue coloriée, le suprême du goût à Byzance.

Zoé fit cette fois un signe de contentement. Deux minutes après, montée dans un char doré, elle roulait vers le bois de Daphné.

N'en déplaise aux Parisiennes, il y avait aussi des Champs-Élysées à Byzance.

LUCIEN VIGNERON.

(La fin au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

Les Mots historiques de France

PAR TROGAN, ILLUSTRÉ PAR JOB

L'idée de ce délicieux album est particulièrement ingénieuse. On peut dire que notre histoire est faite de *mots* spirituels ou sublimes, rattachés à chaque époque, chaque grand fait, chaque personnage célèbre. Combien d'entre nous ne la savent que sous cette forme ! M. Trogan, dans un récit très vif et rapide, relève tous ces mots, depuis : « Courbe la tête, fier Sicambre » jusqu'à ceux d'hier, et à côté de lui, le crayon de Job les interprète d'une façon merveilleuse. C'est, en quelques pages, toute la vie de la France. Nous recommandons ce livre à la fois comme un vrai bijou artistique et en même temps comme le meilleur moyen de meubler les jeunes mémoires, tout en leur inspirant, sous une forme brève, les plus hautes pensées (1).

MABEL VAUGHAN

PAR MISS CUMMING

Ce roman, déjà apprécié depuis longtemps, acquiert un charme de nouveauté par la traduction, qui est très bonne, et les gravures dont il est orné. Toutes les jeunes filles trouveront un véritable profit moral à suivre la vie de cette jeune Américaine jusqu'à son mariage, et les influences contradictoires qui, après avoir failli en faire une femme frivole et mondaine, laissent triompher la noblesse naturelle de son caractère, grâce à ce grand maître : l'oubli de soi (2).

LA DESTINÉE D'ISABELLE

PAR MARGUERITE LEVRAY

Il s'agit encore ici d'une jeune fille qu'un héritage imprévu a rendue millionnaire. Cette fortune menace de faire le malheur de sa vie en se plaçant entre elle et l'homme d'honneur qu'elle avait choisi. L'action, très touchante, se passe tantôt en Bretagne, tantôt sur la plage de Saint-Raphaël. Comme le précédent, ce joli roman intime, dont les scènes ne sortent pas du cadre de la vie de famille, peut convenir aux jeunes filles de seize à vingt ans (3).

(1) A. Mame, éditeur. Chez L. Carré, rue Bonaparte. — 10 fr. In-4°.

(2) A. Mame, éditeur. Chez L. Carré, rue Bonaparte. — 7 fr. In-4°.

(3) A. Mame, éditeur. Chez L. Carré, rue Bonaparte. — 5 fr. In-4°.

LES TROIS DISPARUS DU SIRIUS

PAR GEORGE PRICE

TRÉMOR AUX MAINS ROUGES

PAR H. DE BRISAY

Voici deux récits d'aventures qui semblent, en revanche, destinés plutôt aux jeunes frères de nos lectrices, bien que celles d'entre elles qui aiment ce genre puissent y trouver un vrai plaisir. Nous avons suivi pour notre compte, avec un intérêt palpitant, les efforts aussi héroïques qu'ingénieux des trois marins enfermés dans la coque du navire englouti pour s'échapper de ce tombeau. Quant au second ouvrage, c'est un épisode de la guerre de l'Indépendance américaine. Un jeune gentilhomme breton, presque un enfant, parvient à retrouver et à justifier son père, accusé d'une trahison. Les épisodes dramatiques ne manquent pas à ces récits, qui peuvent convenir à des lecteurs de douze à quinze ans (1).

La Vallée des Colibris

PAR LUCIEN BIART

On connaît les nombreux romans et nouvelles de M. L. Biart sur l'Amérique du Sud, qu'il a parcourue, et qu'il décrit en voyageur et en savant. Dans celui-ci, qui peut être mis entre toutes les mains, et qui est, dit l'auteur, fondé sur un fait véritable, une famille composée de quatre enfants, dont les aînés atteignent à peine la jeunesse, entreprend, sous la garde d'un vieil Indien, de traverser une grande partie du continent sud-américain. Les aventures qu'ils rencontrent dans ce périlleux voyage sont racontées d'une façon très vivante, et intéresseront des lecteurs du même âge que pour les ouvrages précédents (2).

L'ILE A HÉLICE

PAR JULES VERNE

Jules Verne a choisi cette fois un thème fort original pour son volume annuel. Il nous trans-

(1) A. Mame, éditeur. Chez L. Carré, rue Bonaparte. — 5 fr. In-4°.

(2) A. Mame, éditeur. Chez L. Carré, rue Bonaparte. — 7 fr. In-4°.

porte dans le siècle prochain et suppose, avec les perfectionnements de la science, une île énorme, mobile comme un bateau, et habitée par des milliardaires qui prétendent supprimer de la vie tout danger et toute souffrance. Mais, et c'est la morale implicite de l'ouvrage, ils n'y peuvent parvenir, même à force d'or, et ce paradis, créé de main d'homme pour défier, dirait-on, les créations divines, n'aboutit qu'à une épouvantable catastrophe dont nous laisserons chercher les détails dans le volume (1).

ATLANTIS

PAR ANDRÉ LAURIE

Les romans d'aventures, et surtout d'aventures maritimes, dominent positivement cette année parmi les livres d'étranges. Celui-ci dépasse tous les autres en fantaisie, et nous l'ajouterons en invraisemblance, habilement sauvée cependant par le talent de l'auteur. A. Laurie suppose que l'antique Atlantide, ensevelie dans l'Océan auquel elle a donné son nom, est demeurée en partie intacte au fond des eaux. Un jeune officier de marine y pénètre par un hasard étrange; il y voit les derniers survivants de ce monde disparu, et s'éprend de la jeune fille qui l'incarne. Là-dessus se greffe un fort poétique roman, terminé par deux mariages, et qui n'a que le défaut de flotter entre le conte fantastique et le récit réel, accentué des détails scientifiques si à la mode aujourd'hui (2).

LES DOMPTEURS DE LA MER

PAR ED. NEUKOMM

On ignore généralement que les Normands avaient visité les rivages de l'Amérique septentrionale longtemps avant Colomb. Le livre de M. Neukomm, qui tient à la fois du récit d'histoire fortement documenté et du roman historique, reconstitue ces premières expéditions des Rois de la mer. Aujourd'hui qu'on s'attache à tout ce qui vient des pays scandinaves, on y retrouvera avec plus d'intérêt encore les mœurs des farouches et aventureux ancêtres des Norvégiens actuels comme de nos Normands, la découverte du Vinland, l'histoire si curieuse du Vénitien Zéno, et comment Jean Cousin, le marin dieppois, aborda au Brésil quatre ans avant que Christophe Colomb ne touchât le sol de l'Amérique (3).

(1) Hetzel, rue Jacob. — 12 fr. Grand in-8°. Cartonné. Relié, 14 fr.

(2) Hetzel, rue Jacob. — 10 fr. Grand in-8°. Cartonné. Relié, 11 fr.

(3) Hetzel, rue Jacob. — 10 fr. Grand in-8°. Cartonné. Relié, 11 fr.

Les Petits Robinsons du Roc fermé

PAR A. GENNEVRAYE

Histoire fort touchante de deux orphelins qui imaginent, la sœur protégeant son petit frère, de se réfugier dans une caverne inconnue, sur la côte de Bretagne. Comment ils s'ingénient pour y vivre en véritables Robinsons, le dévouement de l'aînée, les gentillesse de Jean, tout cela fait un récit charmant, dont la seconde partie, une fois les héros sortis de leur caverne, a cependant moins d'originalité. D'ailleurs, l'ensemble demeure fort moral, et la franchise, la droiture des petits héros est récompensée, trop largement même pour la vraisemblance. Le public de dix à quatorze ans ne s'en plaindra sans doute pas (1).

LE GOUT DANS L'AMEUBLEMENT

PAR H. DE NOUSSANNE

Toute jeune femme ou jeune fille accueillera avec plaisir ce charmant livre. Une causerie spirituelle, soulignée de gravures délicieuses, nous promène rapidement à travers l'histoire du mobilier, depuis les temps les plus anciens, en y puisant une véritable éducation artistique. Puis viennent des conseils pratiques pour l'organisation d'un logis riche ou modeste, pour le construire d'abord, si on a ce privilège, puis pour le meubler et l'orner; conseils que nos lectrices compléteront d'elles-mêmes en utilisant les charmants modèles de bibelots et d'ouvrages de fantaisie que notre journal leur offre régulièrement (2).

LES DERNIERS HOMMES ROUGES

PAR PIERRE MAEL

Ce roman nous rappelle ceux de Cooper, mais les Comanches et les Sioux se sont bien modernisés au contact de l'Européen, et ce n'est pas le côté le moins curieux de ce récit mouvementé, qui promène le lecteur au Canada et sur la frontière des Etats-Unis, à travers des combats, des trahisons, des ours gris, bref, les incidents les plus émouvants, autour d'une charmante jeune fille et de son fiancé, dont le mariage est l'heureux dénouement de ce livre, fait pour convenir à tous les lecteurs (3).

A. CHEVALIER.

(1) Hetzel, rue Jacob. — 6 fr., cartonné. In-8.

(2) Librairie Firmin-Didot, rue Jacob. — Petit in-8°, 7 fr. 50.

(3) Librairie Firmin-Didot. — Grand in-8°, 12 francs.

Voir la suite de l'article BIBLIOGRAPHIE sur la Couverture, page 7.

SILHOUETTE EFFACÉE

I



Les sons ont une couleur, combien plus les vies ! La mienne a été grise, couleur de muraille, la couleur des contes de fées où manque la marraine.

II

J'étais le second enfant de mes parents ; ma sœur, mon aînée d'un an, avait été la très bien venue, mon frère puîné fut reçu avec enthousiasme. Entre les deux, j'ai passé inaperçue, assez aimée cependant pour ne pouvoir me plaindre : l'aurole du martyr m'a manqué comme toutes les autres.

Quand je repasse les menus faits de mon enfance, je la trouve extérieurement très pareille à celle de ma sœur ; seulement, Edith enfant avait déjà cette attirance d'autrui qui m'a toujours fait défaut.

Si nous tombions dans nos jeux, je me relevais très vite, honteuse de ma chute ; Edith se plaignait si gentiment, elle appelait à son secours de si gracieuse manière, que baisers et bonbons pleuvaient pour la consoler.

Lorsqu'on nous mit au couvent, je fus désespérée de quitter le foyer de famille, mais je cachai mes larmes. Il fallut arracher de force Edith, cramponnée à ma mère. Le lendemain, à la récréation, elle jouait le plus gaîement du monde, pendant que je pleurais à la chapelle.

Quelques jours après, ma mère disait à une amie rencontrée au parloir :

— J'ai vraiment cru que je serais obligée de reprendre Edith ; cette petite a une sensibilité exquise. La seconde est une bonne enfant qui prend la vie comme elle vient, c'est une nature facile à contenter ; elle sera bien plus heureuse que l'aînée.

J'en acceptai l'augure.

J'aimais le travail, je souhaitais réussir, mes places étaient bonnes ; cependant, à la fin de l'année, on s'étonnait (et je m'en apercevais) que j'eusse des prix alors qu'Edith n'en avait pas.

Ma sœur travaillait fort peu, mais de loin en loin un de ses « devoirs de style » éclatait comme une fanfare dans la monotonie ordinaire ; on le lisait en classe, on le copiait au Livre d'or, et ce devoir unique lui faisait une réputation d'écrivain.

On disait : « N'est-il pas étrange que Marthe ait le prix alors que sa sœur écrit mieux qu'elle ! »

Mes années de couvent m'ont laissé un souvenir calme et doux, quelques amitiés sérieuses, mais

mon départ fut à peine remarqué, tandis que toutes nos compagnes regrettaient Edith.

III

Dans ce lointain de mes souvenirs, je vois comme en un miroir les deux fillettes de seize et dix-sept ans que nous étions alors :

Ma sœur, grande, élancée, brune aux yeux bleus frangés de noir ; très gaie, toujours en mouvement, préoccupée de tous les riens de la vie et leur donnant une importance qu'elle faisait accepter aux autres.

Moi, ni belle, ni laide, un peu fade avec mes yeux gris et mes cheveux châtains, moyenne de taille, calme d'allures, n'attirant pas le regard, ne le retenant pas quand, par hasard, il s'était posé sur moi, exprimant sans chaleur des choses que je ressentais vivement, tandis qu'Edith décrivait avec enthousiasme des sentiments superficiels qui lui laissaient toute sa liberté d'esprit.

Parfois, les constants succès de ma sœur me froissaient un peu ; le plus souvent, je subissais son charme comme les autres.

Je trouvais juste de jouer un rôle effacé dans son sillage, j'en prenais mon parti comme d'une chose inévitable, comme de ce nom de Marthe qui, depuis des siècles, donne l'idée d'une femme terne et raisonnable, persistant dans la prose quand elle a sous les yeux la personification de l'Idéal.

IV

Plusieurs années se passèrent sans amener de changements dans notre existence.

Nous allions dans le monde ; Edith plaisait beaucoup, mais aucun parti acceptable ne s'était présenté. Nos dots modestes, notre train de vie relativement luxueux, les grandes dépenses que faisait mon frère, étaient des sujets d'effroi pour les familles sérieuses.

Nos parents commençaient à s'inquiéter de l'avenir, quand la sœur de mon père, qui allait à Aix, proposa de se charger d'Edith pendant la saison des eaux ; elle fit valoir que dans cette société nombreuse, aux réunions fréquentes, la beauté d'Edith serait remarquée et pourrait amener quelque brillant mariage. Le consentement ne se fit pas attendre, Edith partit pour Aix ; quant à nous, nous allâmes, comme chaque été, passer quelque temps à Dinard.

Dinard ! Je ne saurais dire ce que ce nom évoque pour moi de bonheur et de souffrance ; je touche aux grandes heures de ma vie, elles passent devant

cet œil de l'esprit dont parle Hamlet, je sens que ma plume va retracer une histoire qui paraîtra banale, et cependant je la vois écrite en lettres de feu.

Nous partîmes tous quatre : mon père, ma mère, mon frère et moi, dans les derniers jours de juillet.

La villa des Grèves donnait sur le golfe de la Rance; de ma fenêtre, de l'autre côté de la délicieuse baie du Prieuré, je voyais Saint-Malo et Saint-Servan; à droite, la verdure sombre de la pointe de la Vicomté; à gauche, le grand Bey, où repose Chateaubriand, puis Cezembre et la haute mer. Aux heures de marée, de nombreuses barques, venant de la Rance, passaient la voile au vent. J'aimais passionnément la mer et, quoique notre vie fût assez calme, je ne m'ennuyais jamais pendant notre séjour à Dinard.

V

Un dimanche, mon père rentra avec un jeune officier de la garnison de Dinan; c'était Guy de Souville, fils d'un de ses amis de collège, mort depuis quelques années.

Ma mère avait connu le père de M. de Souville; elle reçut fort cordialement le jeune homme, qui passa l'après-midi à la villa.

Cette première visite m'a laissé peu de souvenirs. Mon frère, ravi de ce compagnon, l'absorba complètement; il ne le laissa partir qu'avec la promesse d'un prompt revoir; bientôt, Guy de Souville devint notre hôte accoutumé.

D'abord, il sortit souvent avec mon frère; un jour, la pluie les ayant confinés au salon, ils se mirent au piano et me demandèrent de faire de la musique avec eux. J'étais, je l'ai dit, extrêmement timide, me défiant de moi-même, les premiers compliments de M. de Souville me firent l'effet d'une moquerie, puis je m'enhardis et je crus, sinon que je chantais bien, au moins que je lui faisais plaisir. Je n'en demandais pas davantage, car, sans même que j'eusse essayé de me défendre, Guy s'était emparé de toute ma vie.

Je n'eus pas d'efforts à faire pour cacher ce sentiment à mon entourage, tant ce que j'éprouvais transparaissait peu.

— Avec Edith, disait mon père, il eût été imprudent d'attirer ainsi ce jeune homme, mais Marthe est si raisonnable!

Oui, elle était bien raisonnable, Marthe! Aussi les longues journées sur la grève, les excursions en bateau, les croquis pris en commun, les duos chantés ensemble, tout cela ne pouvait troubler le calme de son cœur, et pourtant ce cœur battait à se rompre quand retentissait le pas du cheval qui, chaque jour, amenait Guy à Dinard.

Quand je l'évoque tel qu'il était alors, il m'est

impossible de comprendre la confiance imprudente de mes parents.

Guy avait vingt-huit ans, sa taille était haute et bien prise; ses yeux noirs, un peu mélancoliques, avaient par instants un charme de tendresse qui contrastait avec leur expression habituellement froide et indifférente. Il était au courant de toutes choses, aussi sa conversation dépassait-elle le niveau banal de ce que j'avais entendu jusque-là; enfin, et surtout, il semblait éprouver pour moi une sympathie croissante.

Pour la première fois, en dehors de mon cercle intime, quelqu'un s'intéressait à moi, me questionnait sur l'emploi de ma vie, m'interrogeait sur mes impressions, encourageait mes essais artistiques et y applaudissait.

Nous n'étions presque jamais seuls; mais, dans les conversations générales, que de choses, lorsqu'il parlait, me paraissaient s'adresser directement à moi.

J'aimais à l'entendre dire qu'il avait retrouvé en nous la famille perdue; j'aimais, cachée derrière la portière du petit salon, à épier son arrivée et à voir son regard chercher l'absente.

Pour être heureuse, que me fallait-il de plus? Je ne cherchais pas où me conduirait le chemin que je suivais et je vécus un mois dans un indicible enchantement.

VI

Un soir, le mois d'août touchait à sa fin, nous étions tous deux sur le balcon qui domine la baie, la mer montait sous un clair de lune qui pailletait les vagues, le calme n'était troublé que par le bruit monotone du remous. Après avoir échangé quelques paroles, nous nous taisions, saisis par ce spectacle féerique dont je revois chaque détail.

Plusieurs fois, il m'avait regardée comme s'il voulait me parler; je me sentais enveloppée par ce regard, et quand très doucement il me prit la main, je ne songeai pas à la retirer et je crus que ma vie entière s'écoulerait désormais, ayant dans cette main ma force et mon soutien.

— Ne faites-vous pas de musique ce soir? dit ma mère restée à la table de travail.

Il dit très bas :

— Oh! non, n'en faisons pas; nous sommes si bien ici!

Bientôt, pourtant, un nouvel appel de ma mère le fit rentrer au salon; et je restai au balcon, me demandant si jamais créature plus heureuse avait contemplé la baie du Prieuré.

VII

Le lendemain, une dépêche nous annonçait l'arrivée imprévue et immédiate d'Edith et de ma

tante. Guy était là depuis cinq minutes quand une voiture s'arrêta à la porte; un instant après, Edith, entrant comme un tourbillon, dévorait de baisers père, mère, sœur, frère et, tendant gentiment la main à Guy, lui disait :

— Nous n'avons pas à faire connaissance; toutes les lettres d'ici m'ont parlé de vous et j'espère que notre amitié va marcher à pas de géant pour rattraper le temps perdu.

Puis, les deux voyageuses, s'asseyant, commencèrent un feu roulant d'histoires amusantes sur leurs excursions, leurs rencontres, tout ce que peuvent glaner en voyage deux femmes d'esprit intéressées par le côté pittoresque de ce qu'elles voient et le rendant sensible aux autres.

Il me parut que la présence de Guy ajoutait à la verve habituelle d'Edith; lui, de son côté, l'écoutait charmé et répondait aux gaies boutades de ma sœur avec un entrain que je ne lui connaissais pas.

On servit le thé; tout en racontant, Edith dévorait tartines et gâteaux; sa belle humeur, son joyeux sourire d'enfant heureuse me frappaient comme s'ils m'apparaissaient pour la première fois; pour la première fois aussi, j'en souffris d'une manière perceptible, et j'éprouvai un certain soulagement quand elle quitta le salon.

— Que votre sœur vous ressemble peu! me dit Guy.

Malgré son affectueux accent, mon impression pénible s'accrut encore.

VIII

Que dirai-je qui n'ait déjà été pressenti? Dès le lendemain, sans le chercher, sans le vouloir, parle seul fait de sa présence, ma sœur devint l'objet des attentions de Guy; je le sentis de suite, mais ma fierté aidant, nul ne sut qu'Edith m'enlevait peu à peu un bien que j'avais cru m'appartenir.

M'enleva-t-elle quelque chose?

Je me le suis souvent demandé depuis, et j'ai cru trouver la réponse dans la phrase mélancolique si bien rendue par la musique de Massenet :

M'aimas-tu vraiment ?
Fut-ce seulement
Un peu plus qu'un rêve ?

Guy, j'en suis convaincue, ne se douta pas du mal qu'il m'avait fait; jamais un homme ne croira qu'il suffise d'une phrase et d'un serrement de main pour bouleverser la vie de certaines jeunes filles.

A quelque temps de là, par une belle soirée semblable à celle d'antan, sur ce balcon où l'amour m'était apparu, Guy de Souville me demanda, comme à sa meilleure amie, si je croyais que ma sœur arriverait à l'aimer et s'il pouvait espérer qu'une demande en mariage serait agréée par mes parents et par elle.

Oh! le regard de chien perdu par son maître que me renvoya ce soir-là la glace de ma chambrette, cette chambrette où j'ai vécu les seules heures d'amour que dût connaître ma vie !

Peu après, Guy vit sa demande acceptée par Edith, sans qu'elle éprouvât pour lui un sentiment très vif.

Lorsque Guy fut le fiancé de ma sœur, je ressentis une impression étrange; ce n'était pas lui que je regrettais, mais le beau songe dont il avait été l'occasion et dont ma mémoire ne pouvait perdre le souvenir.

Le jour du mariage, pendant le lunch, j'entendis prononcer mon nom; on ne pouvait me voir, j'écoutai :

— Pauvre enfant, disait une amie de ma mère, qu'elle a peu de charme !

— Si celle-là est épousée par amour, reprit l'interlocutrice, j'en serai bien étonnée.

L'explication de toute ma vie m'était donnée, il me sembla que j'entendais ma sentence : j'étais sans charme, je serais sans amour.

IX

Quinze ans ont passé depuis le mariage de ma sœur, dix ans depuis sa mort; elle est morte en plein bonheur... Je l'ai regrettée.

Elle laissait trois enfants : deux fils bien constitués et une fillette frêle, délicate, un peu contrefaite; cette enfant est devenue la grande passion de ma vie.

Cette petite Alice m'explique ma destinée; c'est pour me donner à elle que j'ai vécu isolée, c'est pour qu'elle fût plus aimée que je n'ai pas inspiré d'amour !

Deux ans après la mort de ma sœur, mon beau-frère eut la pensée de m'épouser, une de nos parentes lui servit d'intermédiaire. Il estimait que j'étais la meilleure belle-mère qu'il pût donner à ses enfants; je n'ai pas trouvé cette solution digne de moi, j'ai refusé. Il s'est bientôt remarié, a pris avec lui ses deux enfants valides et m'a laissé Alice.

— Marthe est née tante, dit ma mère.

Donc, tout est bien, cette enfant remplit ma vie; de sa petite chaise longue, elle en partage les joies et en compense les chagrins; mais elle est bien frêle et ne ressemble pas à ceux qui demeurent ici-bas. Me restera-t-elle ?

X

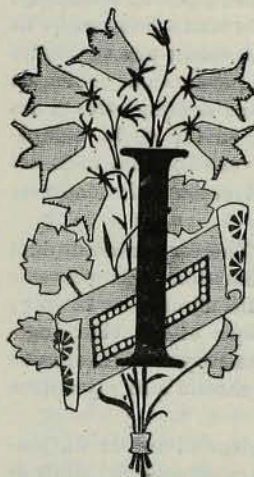
Hélas ! deux ans après, Alice est morte, me laissant le germe de son mal.

A mon tour, je ne quitte plus la chaise longue; à mon tour, je tousse des nuits entières; à mon tour, je regarde le ciel, le ciel bleu après la vie grise !

E. GHELIFRAND.

UNE PART DE BONHEUR (*)

SUITE



Il resta longtemps pensif, anéanti, avec de longs frissons de fièvre; son front brûlait, sa gorge était sèche, ses mains tremblaient.

L'air lui parut étouffant, et il alla vers la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande pour respirer un peu.

Onze heures venaient de sonner, la nuit était sombre, une nuit d'hiver pluvieuse et froide, éclairée seulement par la lu-

mière du gaz, qui se reflétait en tremblant sur le sol mouillé. La rue était sillonnée de voitures qui roulaient avec cette sonorité particulière au macadam humide. Tous ces véhicules : coupés, fiacres, et autres, filaient rapidement jusqu'au bout de la rue, s'arrêtaient à la même porte, y déposaient ce que les cochers appellent leur chargement et s'en retournaient aussitôt de la même allure rapide, car il ne faisait pas bon à s'attarder sous la bise glacée et la pluie pénétrante à cette heure.

« Un bal de noce, pensa Philippe, qui avait vu le matin les landaus aux pompons blancs... des gens qui s'amuse... un couple qui s'aime... »

On devine que ses réflexions, déjà sombres, le devinrent encore plus sur ce texte pris, repris, retourné, élargi par tout ce qui pouvait faire saigner son âme, et pourtant il se plaisait à se faire souffrir, car il resta ainsi accoudé longtemps, sans prendre garde au froid et à l'heure. Un long frisson le rappela à lui-même; il ferma la fenêtre et voulut se réchauffer avant de gagner son lit; le feu s'était éteint, les bouches de chaleur demeuraient à peine tièdes, et il alla se coucher, pénétré d'humidité et de malaise.

Il y avait une heure que toutes les lumières étaient éteintes dans la maison, excepté celle de l'antichambre, qui attendait le retour de M. et Mme d'Azir, une heure que Philippe était rentré dans sa chambre, lorsque Thérèse fut réveillée en sursaut par l'appel de son nom, lui sembla-t-il. Elle prêta l'oreille et entendit cette fois, distinctement, la voix de Baptiste qui disait, à travers la porte :

— Mademoiselle ! Mademoiselle Wolff !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Venez vite ! M. Philippe vomit le sang à pleine cuvette ; je ne sais que faire.

Thérèse avait bondi hors de son lit ; elle enfilait sa robe de chambre et demandait, toujours à travers la porte :

— Y a-t-il longtemps ?

— Non, il a sonné, parce qu'il se sentait malade, et m'a demandé du feu ; c'est pendant que je l'alumais qu'il a commencé à rendre du sang. Monsieur et madame ne sont pas rentrés. Que faire ?

Thérèse gardait toute sa présence d'esprit.

— Il faut de la glace, dit-elle en ouvrant à Baptiste.

— Les magasins sont fermés, il est une heure.

La jeune fille se mordait les lèvres, cherchant la meilleure solution. Tout à coup, elle pensa à la soirée de mariage qui avait amené assez de mouvement dans le quartier pour attirer son attention. Elle dit à Baptiste :

— Allez au 15, on donne un bal ; demandez de la glace en disant pourquoi, il y en a sûrement, et on ne vous en refusera pas ; en revenant, amenez une voiture, il doit y en avoir aux environs de la même maison, elle servira à la femme de chambre pour aller chercher le docteur. Je vais la réveiller.

Et elle courut au bouton électrique, sur lequel elle appuya énergiquement.

— Mais M. Philippe ne peut rester seul, objecta le domestique.

— J'y vais, répondit-elle, non sans un battement de cœur, car elle était sensible et ne pouvait se défendre d'appréhender la vue du sang, de la souffrance... Et puis, quel accueil lui réservait Philippe?... S'il allait la mettre à la porte et mourir, plutôt que de recourir à elle... il en était capable, elle le savait bien.

Mais elle n'hésita pas et courut légèrement jusqu'à la chambre du malade pour ne pas réveiller, en passant, Henriette, qui dormait en toute sécurité. Un spectacle affreux l'attendait. Le bossu, pâle et inanimé, était bien incapable de résistance ; il était assis sur son lit, la tête renversée et de temps à autre un filet de sang se faisait jour entre ses lèvres décolorées ; il n'avait plus la force de porter à sa bouche le mouchoir rougi qu'il tenait à la main, encore moins de se pencher sur la cuvette pleine de sang que Baptiste avait posée à côté de lui.

Une fois en présence du danger, Thérèse n'avait

(*) Voir l'*Avis aux nouvelles abonnées* (couverture page 4).

plus peur, semblable à ces héroïques poltrons qui ne craignent plus rien sur le champ de bataille. Elle s'élança au secours du pauvre Philippe, lui releva la tête avec des coussins, essuya le visage, le bassina d'eau froide, fit disparaître le plus possible les traces révoltantes de l'hémorragie, qui devaient effrayer le malade, et, se penchant sur lui avec son doux regard et sa voix pleine de tendresse et de pitié :

— Fermez les yeux, lui dit-elle, et reposez-vous, je suis là, je veillerai pour vous.

Philippe entendit-il ? Elle ne le sut pas, car il resta les yeux grands ouverts fixés sur elle ; mais comme il était immobile, et paraissait soulagé depuis qu'elle avait changé sa position, elle ne dit plus rien et s'assit à côté de lui, se bornant à lui venir en aide chaque fois qu'il en avait besoin.

Dix minutes après, Baptiste rentrait avec la glace. Marie, la remplaçante de Julie, allait chercher le docteur et prévenir les parents, et quand ceux-ci arrivèrent, le danger immédiat était conjuré, grâce à Thérèse.

C'est ce que ne manqua pas de dire le docteur Deschamps à la famille, éplorée, réunie autour de lui dans la salle à manger pour entendre l'arrêt du médecin. Il se tourna vers Henriette, accourue au bruit des allées et venues qui l'avaient tirée de son sommeil, et lui dit sévèrement :

— Si votre frère vit encore, c'est à Thérèse que vous le devez, et je vous engage à ne pas l'oublier.

La petite, qui étouffait ses sanglots dans ses mains, baissa la tête humblement et resta seule dans la pièce, tandis que le père et la mère retournaient auprès de leur fils.

Le jour allait poindre lorsque Thérèse, sur l'ordre réitéré de M^{me} d'Azir, regagna sa chambre pour prendre un peu de repos. Elle s'engagea dans le corridor, obscur à cette heure, en tâtant le mur avec la main pour trouver sa porte. Au moment où elle passait devant la sortie de service de la salle à manger, elle se sentit enveloppée d'une douce étreinte, et une petite bouche brûlante déposa un long baiser sur son cou.

C'était Henriette qui pleurait toujours, et lui disait d'une voix entrecoupée :

— Pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

Alors, Thérèse pleura aussi, elle pleura de joie et de douleur en recevant dans ses bras la repentante Henriette ; le cœur de cette enfant rebelle était enfin conquis ; Philippe non plus ne l'avait pas repoussée pendant toute cette nuit de soins ; mais à quel prix douloureux un pareil triomphe !

Les jours qui suivirent furent pleins d'angoisse, l'état du malade était fort grave, et le médecin ne dissimulait pas ses inquiétudes :

— Si c'était un autre, je répondrais de la guérison ; mais avec lui, il faut toujours redouter de graves complications ; la poitrine est tellement déformée, rétrécie... ; enfin, espérons.

Et l'on pense bien que ces paroles étaient loin de rassurer les parents.

Ceux-ci étaient dans une désolation profonde, car ils aimaient leur fils infirme en raison même de tout ce qu'il leur avait fait souffrir. Ils se sentaient comme responsables vis-à-vis de lui de sa triste destinée, et s'ils n'avaient pas eu le courage de réagir contre ses mauvais instincts alors qu'ils le pouvaient encore, s'ils n'avaient pas su mettre dans cette âme blessée quelque chose de solide, de grand, de fort pour triompher des jalousies et des regrets qui devaient naître en lui de la comparaison, du moins avec des vues bornées, mais des cœurs aimants, ils l'avaient entouré de tendresse et d'indulgence.

Dès le lendemain matin, Thérèse écrivit un mot à sa mère pour lui dire la situation et la prévenir que, de quelque temps, elle n'irait pas la voir ; puis, avec son esprit pratique et son clair jugement, elle vit qu'il lui faudrait prendre encore une fois l'initiative pour mettre chacun à sa place dans cette maison bouleversée.

Il régnait une sorte d'affolement autour du malade ; le père, incapable de voir souffrir, allait et venait d'une pièce à l'autre, laissant les portes ouvertes, faisant craquer ses chaussures, demandant des nouvelles toutes les cinq minutes, assez haut pour empêcher Philippe de se reposer ou de dormir. La mère, assise au pied du lit, y pleurait en silence sous le regard du malade, que cette vue ne devait pas reconforter, et Henriette, la tête perdue, n'était pas capable d'apporter un grand secours aux siens.

— Je crois, madame, dit doucement Thérèse, en venant s'agenouiller auprès de M^{me} d'Azir, que nous piétinons sur place au détriment du cher malade. Voudriez-vous me permettre d'aller demander une sœur ? Elle nous distribuerait à chacun notre part de soins et de veilles, et tout le monde s'en trouverait mieux, surtout M. Philippe.

— Mon Dieu, que sa respiration est pénible, répondit M^{me} d'Azir, qui n'avait même pas entendu ce que lui disait Thérèse. Il faut aller chercher le docteur.

— Il a dit qu'il serait absent jusqu'à quatre heures, et qu'il viendrait sûrement avant la nuit. On ne le trouverait pas en ce moment. Madame, ajouta-t-elle en prenant la main de la pauvre mère, pour attirer son attention, j'insiste pour amener ici une sœur, ne fût-ce qu'affin de vous rassurer, elles sont un peu médecins, à force de vivre auprès des malades.

— Ah ! je ne demande pas mieux, répondit M^{me} d'Azir ; comment n'y avons-nous pas encore songé ? Allez, mon enfant, et revenez vite.

La sœur s'installa le jour même au chevet de Philippe ; elle en bannit le désordre et l'agitation, et, peu à peu, elle prit l'habitude de recourir à Thérèse, lorsqu'elle avait besoin d'aide ou de ren-

seignements, sûre alors d'être admirablement comprise et secondée.

Bien des jours se passèrent; il y eut des alternatives de mieux et d'aggravation; on crut Philippe perdu, puis on le crut sauvé, alors qu'il était entre la vie et la mort. Enfin, le docteur Deschamps, l'auscultant trois semaines après la terrible crise, se releva en disant que la convalescence allait commencer. Et le brave homme ajouta à part lui :

— Est-ce un service que je lui ai rendu?

Maintenant, une grave question s'agitait autour de son lit, à demi voix, pour ne pas le fatiguer. M. Deschamps expliquait qu'il y avait encore près de trois mois redoutables, pour Philippe, à passer à Paris, avant le retour de la belle saison, et il engageait fort toute la famille à partir pour le Midi.

— Et quand je dis le Midi, je ne vous laisse pas le choix de la station : je ne veux pas de Cannes, pas de Nice; allez soit à Menton, soit à Monaco. Je penche même pour cette dernière ville, où l'on rencontre moins de malades. Cherchez donc une villa entre le vieux rocher des Grimaldi et le palais de M. Blanc, entre Monaco et Monte-Carlo, sur cette côte ensoleillée où il y a quelques habitations confortables, haut perchées, réunissant toutes les conditions de salubrité, de chaleur et d'égalité de température qu'il nous faut.

— Et quand pourrons-nous partir?

— Occupez-vous-en tout de suite, car, dans quinze jours, je prétends que vous y soyez installés.

Cela se passait vers la mi-janvier, et, le 2 février, un grand landau hermétiquement fermé déposait à a villa Marie-Blanche la famille d'Azir, sauf le père, que ses occupations retenaient à Paris. Thérèse était du voyage, bien entendu; pouvait-on se passer d'elle?

IV

Ah! qu'elle était déjà lointaine et oubliée, l'époque périlleuse où la jeune institutrice, taquinée, humiliée, méconnue, pleurait en silence, demandant à Dieu le courage de continuer, et la force de vaincre. Le père et la mère de famille, profondément touchés de son dévouement à celui qui ne lui avait fait que du mal, la considéraient comme un de leurs enfants et l'appelaient Thérèse, pour bien montrer qu'ils n'entendaient plus la traiter en étrangère. Henriette, repentante, s'était mise à l'aimer aussi fort qu'elle la détestait auparavant, et, avec cette fougue de jeunesse qui a besoin de toujours dépasser la mesure, elle prétendait ne la plus quitter d'un instant, n'avoir d'autre maître qu'elle, d'autres conseils que les siens, et il fallait toute la sagesse de Thérèse pour ne pas verser dans cette ornière, après avoir franchi si heureusement les

grands écueils du début. Il n'était resté de cette époque que le surnom d'Ambassadrice; il allait si bien à Thérèse que M. d'Azir lui-même l'avait adopté, et on s'en servait journellement en famille sans qu'il provoquât autre chose qu'un léger sourire aux lèvres de la jeune fille.

Quant à Philippe, il était bien changé, peut-être plus d'esprit que de corps. Sa faiblesse était si grande que rien de violent ne pouvait surgir en lui. Il ne semblait vivre que de la vie des autres, et ne demandait qu'une chose, c'est qu'on ne le laissât jamais seul.

Quand le bienfaisant soleil de midi chauffait la façade fleurie de la villa, il faisait rouler son fauteuil contre la *bow window* qui s'ouvrait sur la terrasse, et contemplait en silence la mer radieuse où étincelait un soleil d'or. Quand il était fatigué de suivre le vol des goélands sur l'eau, il comptait les brins fleuris de l'héliotrope qui courait le long de la terrasse, et dont les têtes veloutées se montraient entre les piliers de marbre.

Mais la mer, le soleil, les oiseaux et les fleurs, c'était vite trop grand, trop beau, trop silencieux pour ses facultés renaissantes. Il lui semblait qu'il allait se perdre, s'anéantir dans cette vigueur de la nature méridionale, et son œil terne se promenait avec une sorte d'effarement sur toutes ces choses.

— Henriette, parle-moi, disait-il à sa sœur.

Et si sa sœur n'était pas là, il se tournait vers Thérèse et lui demandait de fermer le rideau.

La jeune fille était ravie de l'appel fait à sa complaisance, mais elle ne s'illusionnait pas trop sur la durée de cette trêve; avec les forces, reviendrait l'antipathie, doublée sans doute par l'intimité qui régnait maintenant entre les deux jeunes filles. N'importe, c'était toujours cela de pris, et elle pensait avec raison que plus elle se rendrait indispensable au convalescent, plus il serait difficile à celui-ci de la repousser quand il n'aurait plus besoin d'elle. Thérèse cherchait donc à se rendre agréable, et tout lui était bon pour arriver à ce résultat.

Un jour que M^{me} d'Azir était sortie avec sa fille, Philippe, qui n'en savait rien ou n'y pensait plus, et s'ennuyait de ne rien faire, dit sans détourner la tête, croyant que sa sœur arrangeait le piano derrière lui :

— Fais-moi donc un peu de musique, que je voie si je peux la supporter. Bien doucement, n'est-ce pas, avec la sourdine.

C'était Thérèse, et non pas Henriette, qui classait la musique laissée en désordre.

L'Ambassadrice était musicienne et avait surtout une jolie voix un peu frêle allant droit au cœur de ceux qui l'entendaient; mais personne ne le lui ayant demandé chez les d'Azir, elle avait gardé modestement pour elle le secret de ce charme qui complétait si bien la grâce de toute sa personne.

Elle se glissa entre le mur et le piano, préluda par quelques arpèges étouffés, puis se mit à chanter simplement une vieille romance au refrain plaintif. Vous savez comme il y en a de jolis, parmi ces couplets d'autrefois, et Thérèse en dit deux ou trois, doucement, les espaçant de silences faits pour le repos de Philippe.

— Cela vous fatigue-t-il ? demanda-t-elle, après le premier essai.

— Non, répondit le malade.

— Voulez-vous que je continue ?

— Oui, reprit-il avec le même laconisme.

Ce n'était pas bien encourageant, ces monosyllabes. Thérèse s'en contenta ; elle leur trouva même une foule de mérites cachés qui firent monter à ses joues un incarnat plus vif. L'intraitable Philippe consentait à l'écouter...

Pendant près d'une demi-heure, la jeune fille le berça de son chant suave, dont les notes pures avaient tant de douceur ; peu à peu, elle ralentit le mouvement, baissa la voix, puis, après avoir murmuré les dernières mesures, elle s'arrêta tout à fait, en s'exhaussant pour regarder du côté de son auditeur.

Il avait les yeux fermés, et, sans doute, s'était endormi en écoutant. Elle sortit de son coin sur la pointe du pied, et alla s'asseoir avec son ouvrage à la fenêtre en retour qui faisait face à la cheminée. Si elle n'avait pas été absorbée par son travail, elle aurait pu constater que le sommeil de Philippe n'était ni long ni profond, car il avait rouvert les yeux aussitôt qu'elle s'était mise à coudre, et il la regardait curieusement, comme s'il la voyait pour la première fois.

Après huit jours de grande lassitude amenée par le voyage et le changement d'air, ce merveilleux climat agit puissamment sur la convalescence du bossu. Il fit quelques pas dans la maison, ouvrit un livre et le referma bientôt, non sans avoir feuilleté quelques pages et avec le regret de ne pouvoir continuer.

— Donne-moi ça, lui dit sa sœur, je vais te le lire.

Et elle se mit à anonner la page que lui désignait son frère. Henriette, comme beaucoup de jeunes filles de son âge, lisait indignement.

— Ah ! que tu bredouilles, lui dit Philippe avec ennui.

Henriette n'avait pas de prétentions à cet égard, paraît-il, et elle tendit le livre à l'Ambassadrice avec un air de dépit comique :

— Essayez donc, vous, lui dit-elle.

Thérèse essaya avec un plein succès, et c'est ainsi qu'elle se rendit peu à peu aussi indispensable à Philippe qu'au reste de la famille.

Bientôt, on permit au convalescent de faire quelques pas sur la terrasse sablée, de plain-pied avec le salon. A l'heure la plus chaude du jour, ou ouvrit les deux battants de la grande fenêtre et Philippe, appuyé sur sa canne, s'avança

jusqu'à la murette ajourée qui fermait le petit enclos. Ce jour-là, il fut vraiment satisfait, et une sorte d'épanouissement se manifesta en lui. L'air était tiède et annonçait le printemps, les fleurs avaient tous leurs parfums et la mer, sans rides, était couverte de bateaux de pêcheurs, de yachts qui se jouaient sur l'eau comme de grands oiseaux.

Philippe ne devait pas s'asseoir, mais seulement marcher autant que ses forces le lui permettraient. Il se croyait assuré d'une longue promenade ; mais après cinq minutes de va-et-vient, il sentit sa tête se prendre, ses jambes se dérober ; il dut rentrer précipitamment pour se reposer.

Philippe avait des manies, manies que bien des hommes valides partagent avec ceux qui ne le sont pas, et que les femmes respectent en apparence. Je veux parler de cette horreur qu'ils manifestent pour tout rangement de livres, de papiers, enfin de ce qui constitue leur bagage de travailleurs. Les mères, les sœurs, les épouses savent cela, défendent le repos du cher maître ostensiblement, devant lui ; mais, sitôt qu'il s'éloigne, font main basse sur toutes ces paperasses, les secouent, les essuient ; les plus audacieuses procédant à quelques auto-dafés. Le grand art consiste à rendre ce travail à peu près invisible, et si la victime de cet ordre n'en est pas gênée, elle fait semblant de ne rien voir, jusqu'au jour où éclate un courroux d'autant plus terrible que l'indulgence a été plus longue et plus complète. Toutes les femmes ont l'expérience de ce que je dis.

Thérèse, pendant la promenade du bossu, était restée au salon ; depuis l'arrivée à la villa, on apportait les objets les plus disparates sur la table de Philippe et on n'avait encore rien emporté ; elle avait médité une grande réforme pour le moment où il se promènerait. Son brusque retour la surprit donc en pleine contravention, les bras chargés de livres, de vieux journaux, d'échantillons de pierres ; il y avait jusqu'à des assiettes remplies d'eau où poussait je ne sais quel gazon rapporté de la côte et qui s'obstinait à jaunir loin du soleil et de l'air pur. Philippe, à bout de forces, énervé par la fatigue, déçu dans ses espérances de liberté, fut repris de cet esprit violent qui accusait autant de faiblesse que de mauvais vouloir, et, ne pouvant lutter contre Thérèse en lui arrachant des mains ce qu'elle emportait de ce ramassis d'inutilités, il se jeta violemment dans son fauteuil et, d'un coup de canne dans le vide, sembla menacer la jeune fille de sévices plus graves, tandis qu'il disait d'une voix blanche :

— Laissez-moi tranquille, une fois pour toutes !

Thérèse avait fait cet obligeant travail bien des fois, sans qu'on lui en eût témoigné le moindre mécontentement ; elle ne croyait pas mal agir et ne s'attendait pas au retour immédiat du promeneur. Le saisissement, le chagrin de voir revenir ces colères soudaines et cette inexplicable antipathie qu'elle croyait à jamais bannie du cœur de Phi-

lippe, fit monter les larmes à ses yeux, et un sanglot mal étouffé répondit à la provocation brutale du bossu.

Celui-ci entendit ce gémissement, et l'émotion qu'il en ressentit le rendit plus blanc que l'oreiller de son fauteuil. Malgré sa faiblesse, il se releva vivement et étendit les bras avec une expression de détresse poignante; mais il ne put articuler un son et Thérèse, qui s'en allait suffoquée et tremblante, ne vit pas ce geste désespéré.

Elle se ressaisit bien vite, du reste, et elle n'était pas arrivée dans sa chambre que déjà toute trace extérieure de ce chagrin était effacée.

Henriette venait à elle, l'air tout joyeux :

— Voulez-vous que nous allions nous promener? Maman offre de rester avec Philippe et nous permet de sortir seules avec Marie comme garde du corps. Oh! comme ça va être amusant; nous ferons les dames; nous passerons par la gare de la Turbie, pour voir si on pourra bientôt se servir du funiculaire, puis nous gagnerons le cap Martin et nous reviendrons en omnibus. Ça vous va?

Je crois bien que ça lui allait, à la pauvre Thérèse, de quitter pour quelques heures le voisinage décevant et cruel du bossu. Elle dit qu'elle allait prendre son chapeau, et Henriette la quitta, en chantant la scie très connue dans ces parages, où on l'entend partout et toujours : *Funiculi, funicula*.

Par un inexplicable caprice d'esprit chagrin, Thérèse n'avait pas franchi le seuil de la villa que Philippe se sentit envahi par un ennui profond et que, tout bas, il l'accabla de reproches parce qu'elle désertait la maison, alors que l'instant d'avant il l'avait presque mise à la porte du salon. Vingt fois dans la journée, il alla soulever le store pour voir si les promeneuses ne revenaient pas et ce fut lui qui, le premier, entendit grincer la grille, s'ouvrant devant elles.

— Voici Henriette, dit-il avec une certaine animation à sa mère.

Et, de nouveau, il écarta la draperie pour regarder dans le jardin en terrasse où il s'était promené en plein midi.

Thérèse, à cet instant, gravissait les dernières marches; elle portait à pleins bras un paquet de géraniums pourpres et de mimosas d'où s'échappait une lourde branche de citronnier, chargée de fruits magnifiques. La jeune fille, rassérénée par la promenade, les joues fraîches, les yeux brillants, causait en riant avec Henriette, qui relevait par devant la jupe de son amie, pour lui permettre de monter l'escalier sans négliger sa botte de fleurs. Marie suivait gravement, avec une mine ennuyée de camériste qu'on a fait marcher plus qu'elle n'en avait envie.

Philippe ne laissa échapper aucun détail de ce tableau, bien que son coup d'œil eût été fort prompt, et il s'enfonça d'un air rogue dans son fauteuil, attendant l'entrée au salon.

Henriette vint seule; sa compagne s'était dé-

robée, sous un prétexte quelconque, lui confiant les fleurs qu'elle avait portées jusque-là.

— Tiens, dit la petite sœur à son frère, lui repassant la gerbe de fleurs et de fruits dès qu'elle l'eut embrassé, voici pour te consoler de n'avoir pu nous suivre. Avec cela, tu vas nous faire un bouquet à peindre; regarde ces longs brins retombants et ces pyramides de mimosas, on dirait des grelots de chenille. Quant aux citrons, on s'est fait voleuse de grandes routes pour te les apporter.

Philippe regardait les fleurs, respirait leur parfum et déroulait avec précautions les longues branches traînantes du géranium-lierre.

— C'est toi, Minette, qui les a cueillies? demanda-t-il.

— Non... mais j'ai tenu la branche; il fallait grimper au mur pour avoir les citrons et nous avons dû faire la courte échelle, Marie et moi, pour élever Thérèse dans les airs. Ta dignité eût bien souffert de nous voir ainsi; mais Thérèse voulait que tu eusses ta part de notre plaisir, et quand elle veut quelque chose, il faut y passer coûte que coûte.

Elle disait cela gentiment, avec le secret désir de faire savoir à Philippe que la scène de tantôt n'avait laissé aucune trace de rancune dans le cœur de son amie; mais Philippe se garda bien de paraître comprendre et se borna à faire des géraniums et des mimosas une gerbe splendide qui, placée dans un grand cornet de cristal, retombait sur la table si malencontreusement débarrassée par l'Ambassadrice.

V

Maintenant, M^{me} d'Azir se mourait d'ennui à Monaco. Son fils allait assez bien pour ne plus absorber son temps et ses pensées; elle avait fait en voiture les deux ou trois promenades possibles du côté de Menton et du côté de Nice; quand elle eut bâillé dans les salles de jeu, sans intérêt pour elle, et entendu quelques concerts, elle se trouva dépaycé dans ce grand caravansérail où elle ne retrouvait aucun visage ami.

Alors, elle compta le nombre des relations qu'elle possédait dans les différentes stations de la Côte d'Azur, de Menton à Antibes, et s'en trouva un nombre suffisant pour pouvoir rayonner plusieurs jours par semaine autour de la principauté.

Mais, pour rendre ces visites possibles, il fallait emmener Henriette. Qu'eussent pensé les bonnes amies, si la mère se fût promenée tandis que la jeune fille restait comme infirmière au logis? Thérèse devina la secrète hésitation et l'embarras de M^{me} d'Azir, et déclara que, ne connaissant aucune de ces dames, elle préférerait beaucoup garder la maison; et Philippe, voyant que sa sœur grillait d'envie de courir un peu le monde, poussa la condescendance

jusqu'à ajouter que, s'il avait besoin de quelque chose, M^{lle} Wolff suffirait bien pour le lui donner.

La première fois que Thérèse et Philippe se trouvèrent seuls après l'accès de colère qui avait si fort ému l'Ambassadrice, le ciel légèrement voilé et la température moins chaude ne leur permirent pas une installation au dehors qui eût facilité la situation et, d'un commun accord, chacun prit sa place habituelle auprès des fenêtres, Thérèse avec son aiguille, Philippe avec ses paperasses, qu'il ne regardait même pas, se trouvant sans goût pour le travail et se promettant beaucoup d'ennui de cette journée mélancolique.

Thérèse, elle, ne s'ennuyait pas. Sachant qu'elle n'avait aucun frais de conversation à faire pour son muet vis-à-vis, elle laissait son cœur s'échapper au loin, et elle était auprès de sa mère, évoquant les images si chères de son passé et formant, pour un prochain retour, ces projets, qui sont le plus clair de nos joies dans la vie.

De sa place, Philippe, en se détournant un peu, apercevait le mouvement régulier de la main qui tirait l'aiguille, et cette distraction n'était pas de nature à lui suffire; la tranquille quiétude de la jeune fille accrut son désir d'agitation, son malaise moral, et il étouffa un long bâillement.

Thérèse l'entendit et, brusquement, fut tirée de ses rêves.

— Vous êtes fatigué, lui dit-elle, déjà debout pour le servir; voulez-vous que j'aille demander quelque chose pour vous à l'office?

— Non, merci, mademoiselle; je m'ennuie seulement.

Thérèse sourit avec malice et, se rasseyant, lui dit :

— Ça, je le regrette, d'autant plus que je n'y puis rien.

— Alors, reprit Philippe, qui préférait une escarmouche à ce silence qui l'écrasait, vous aimeriez mieux me voir souffrir, pour vous donner le plaisir de me soigner. Véritablement, vous êtes dévouée jusqu'à...

Il n'osa achever : « Si elle allait encore pleurer, pensa-t-il... Je déteste les larmes. »

Le clair regard de la jeune fille était fixé sur lui, plein de reproches et de regrets; elle attendait la fin de la phrase, mais comme elle ne protestait ni n'interrompait, force fut à Philippe de la terminer comme il put.

— ...jusqu'à l'invraisemblance, dit-il, en détournant un peu les yeux.

Thérèse reprit sa place et son aiguille, et le silence s'établit de nouveau entre eux.

Mais le bossu ne pouvait décidément rester tranquille; il prit un gros volume sur la table et, soit maladresse, soit agacement, le laissa tomber. Thérèse tressaillit, se retourna et, voyant la figure lamentable de ce pauvre désœuvré, elle eut pitié de lui. Ses petites mains se joignirent sur ses

genoux, et elle lui dit avec un air de grande commisération :

— Vous vous ennuyez donc bien ?

— Au-delà du possible.

Et venant vers elle :

— Mais comment faites-vous donc, mademoiselle, pour ne pas vous ennuyer entre ces quatre murs, avec cette mer qui ne remue même pas, et cet horizon terne ?

— Je tâche de ne pas trop penser à moi, ou à ces choses par rapport à moi; car j'ai remarqué que l'ennui vient moins du dehors que du dedans. Penser aux autres, ajouta-t-elle, voyant que son petit sermon avait l'air de passer, c'est enlever bien des pointes à ce mal dont vous souffrez.

— Pour ce que j'en pense de bon, des autres, grommela Philippe.

— Je le sais ! reprit-elle avec un grand sérieux; mais peut-être ne pensez-vous pas autant de mal de tout le monde que de moi : votre mère, votre sœur, vos travaux...

— Je ne puis plus travailler.

— Voulez-vous me dicter quelque chose ?

— Pour vous donner le plaisir de critiquer ?

— Je ne crois pas vous avoir fourni jusqu'à présent l'occasion de porter ce jugement sur moi. Non, je ne critiquerai pas, et il est probable même que j'admurerai, car ce que j'ai lu de vous dans l'album d'Henriette m'a paru très original et très intéressant.

Une furtive rougeur passa sur le front pâle de Philippe; Thérèse venait de toucher la corde sensible.

— Alors, vous voudrez bien me rendre ce service assommant, d'écrire comme une machine, n'importe quoi, n'importe comment, car je vous préviens que je n'accepte aucune observation, même juste.

— Oui, je sais; si on interrompt la phrase, on coupe les ailes à l'idée, je vous promets de ne pas dire un mot. Allons, voulez-vous essayer ?

Philippe hésitait encore. D'abord, on peut croire qu'il lui en coûtait affreusement de désarmer, mais il lui paraissait encore plus dur d'émettre à haute voix ses appréciations très personnelles. Une sorte de timidité enfantine le prenait; que penserait Thérèse, comment son esprit vif et ouvert accepterait-il les nébuleuses recherches du bossu ? Elle ne dirait rien, mais il ne pouvait lui défendre de penser, et voilà qu'il se jugeait sévèrement par avance, qu'il dépréciait, condamnait son travail, le jugeant inepte, ridicule... Et pourtant quel plaisir il aurait à formuler tout haut ses inspirations, sans être assujéti à l'effort matériel de les écrire !

Pendant qu'il discutait à huis clos avec son orgueil, Thérèse qui comprenait bien ce qui se passait en lui, avait quitté sa place, s'était assise devant la grande table, en face du fauteuil de Philippe, et trempant une plume dans l'encre, après avoir attiré à elle une main de papier blanc, elle dit, la petite tentatrice : « Je suis prête, vous pouvez commencer. »

L'ennui pour certains esprits actifs, est comme la faim pour les bêtes féroces; cela vient à bout des plus terribles, et le bossu, le menton dans la main, les yeux vagues, cherchant une phrase pour début, était bien au moral le fauve vaincu qui abdique pour avoir sa proie.

Tout en cherchant ses mots, il jeta par hasard les yeux sur la plume que Thérèse tenait relevée, dans un geste d'attente; cette plume tremblait.

Le bossu rit de ce rire strident qui déchirait les oreilles et lui demanda :

— Vous avez peur? en la regardant aux yeux.

Elle répondit simplement, d'une voix un peu troublée :

— Oui; très peur même

— Pourquoi?

— Parce que je crains de ne pas vous contenter, et je le voudrais tant.

— Ah! fit-il, sans rien ajouter; mais cette frayeur de Thérèse lui rendit son courage à lui, et, presque aussitôt, il commença de dicter à sa pusillamine secrétaire.

La première demi-heure de travail fut laborieuse; Philippe s'embarrassait dans ses phrases et les lieux communs y figuraient abondamment. Lorsqu'il avait dicté une de ces banalités qu'on trouve partout et qu'on ramasse si volontiers, quand on n'a rien autre dans l'esprit, il s'en apercevait aussitôt et coulait un regard inquiet vers la jeune fille qui, impassible, écrivait avec la même attention respectueuse que s'il se fût agi d'une idée supérieure, tout à fait géniale. Cette vue le remettait; et, presque aussitôt, il corrigeait la phrase malheureuse, par quelques mots en surcharge qui illuminaient la pensée.

A quoi pensait Thérèse? tout en écrivant, car le métier de secrétaire est certainement celui où on pense le plus, sous la poussée d'un autre esprit qui renouvelle sans cesse votre propre effort, et vous laisse pendant de fréquents silences, la possibilité

de courir vous même une autre piste. Thérèse n'y manquait pas, elle ne tenait nul compte des déflections de forme de ce premier jet, des banalités qui s'y trouvaient en nombreuse compagnie; elle savait que ce ne pouvait être le défaut de cette intelligence hardie, originale, ennemie de la routine; elle devinait une gêne momentanée et attendait que l'éclair jaillit de la nuit sombre dont cet esprit s'enveloppait comme un dieu malfaisant.

Ce qui occupait et absorbait l'attention de la jeune fille, c'était le fond même du travail auquel il l'associait. Oh! qu'elle eût voulu pouvoir reprendre chacune de ces lignes et les réfuter avec sa foi vivante, sa lumineuse conception des devoirs de la vie, et sa connaissance déjà approfondie de la souffrance qui peut la transfigurer.

Philippe, cependant, s'échauffait; il avait de longues périodes pendant lesquelles il dictait si vite, que la plume de Thérèse volait sur le papier et ne pouvait le suivre; alors, sans lever les yeux, de la main gauche, la jeune fille faisait un petit signe qui disait : « Attendez-moi »; mais lui, empoigné, un peu haletant, frappait du pied légèrement, comme pour répondre : « Dépêchez-vous, au lieu de m'arrêter »; et c'était une vraie lutte de vitesse, d'ardeur et d'intérêt entre eux.

Puis, la pensée nettement formulée, le point final posé, Thérèse laissait un moment la plume, étirait sa main droite tout engourdie, tandis que Philippe, quittant son siège, se mettait à parcourir le salon d'un pas saccadé, à la recherche de ce qu'il lui fallait trouver pour continuer son travail.

Et devant la jeune fille passait et repassait la silhouette affreuse de cet homme contrefait, avec sa belle tête inspirée, ses yeux aux longs cils, remplis de flammes, ses mains diaphanes aux jointures saillantes.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

A UNE BOURSE

*De doigts mignons œuvre mignonne,
Petit filet de soie et d'or,
Charmant toi-même et plus encor
Charmant par la main qui te donne,
Va, ne crains pas que je t'ordonne
D'enfermer un pauvre trésor.*

*D'argent, les rimeurs n'en ont guère;
Mais en eussent-ils par monceau,
Il salirait ton frais réseau.
Ton destin sera moins vulgaire,
Et tu seras le reliquaire
De mon cœur et de mon cerveau.*

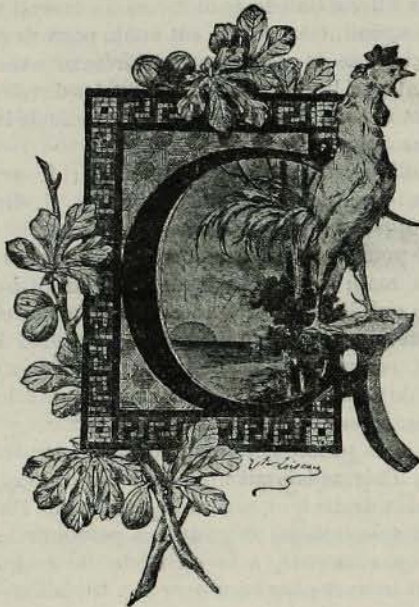
*J'emplirai tes mailles de soie
De mes vers les plus parfumés,
De mes confidents bien-aimés,
Que nous ne voulons pas qu'on voie,
Car dans leurs plis sont notre joie
Et nos désespoirs enfermés.*

*Et quand l'âge, glaçant la source
De la joie et de la douleur,
Laissera languir sans chaleur
Mon âme à la fin de ma course,
Je t'ouvrirai, petite bourse
Qui tiens l'épargne de mon cœur.*

ÉMILE AUGIER.

L'HORREUR DES CHIFFRES

MONOLOGUE



LAIRE (jeune femme, vingt ans. Elle est assise devant une table, se tenant la tête d'une main, de l'autre alignant des chiffres, qu'elle compte tout haut. Sur la table, des feuilles de papier, un livre « de classe » et un gros registre relié en drap vert.) ... Et six font quarante-cinq; et huit cinquante-trois, plus le produit de la multiplication de 78 par 0,35... (Elle jette le porte-plume et se lève, en se prenant le front à deux mains.) Ah! les chiffres! les chiffres!... D'abord, je les ai toujours eus en horreur, moi, les chiffres... un pressentiment sans doute... Au couvent, le calcul était ma bête noire, et je le traitais comme une quantité absolument négligeable; jamais j'en ouvrais mon arithmétique. Aussi que de gronderies, de pénitences, de penchants : « Mademoiselle, vous serez privée de crème au dîner... Vous ne baiserez pas la main de la Mère générale... Vous garderez votre robe de tous les jours, dimanche... » Des menaces terribles, enfin!

Rien n'y faisait : l'addition était pour moi une souffrance, la multiplication, une torture, la soustraction, un émoi, la division, un déchirement... le système métrique, un ensemble d'images et d'opérations cabalistiques, la règle de trois, un casse-tête chinois, la règle d'intérêt, sans nul intérêt... Et les punitions de pleuvoir! De sorte que, ne trouvant pas de verbe assez expressif pour l'intensité de mon antipathie, j'en avais créé un, et je disais : « Les chiffres, je les *hais*! » avec un tréma sur l'i...

Oui, c'était un pressentiment, puisque je leur dois encore aujourd'hui le plus triste moment de mon existence en ménage... un ménage vieux bientôt de dix-huit mois! Ah! les maudits, maudits chiffres!

C'est vrai que maman me l'avait dit et répété sur tous les tons : « — Mon enfant, il faut qu'une femme sache compter! » Je répondais : « — Oui, maman! » mais je n'en faisais rien. Je pensais : « A quoi bon? Est-ce qu'on ne prend pas un mari pour toutes ces besognes ennuyeuses? Sans cela, à quoi servirait-il? »

Et je me mariaï vite, croyant en finir à tout jamais avec ce cauchemar des chiffres. Jacques, en effet, ne me parlait pas de cela, quand nous étions fiancés... (Elle pousse un soupir.)

Cependant, au bout de six mois, il me dit, un matin :

— J'ai une dizaine de mille francs à placer. Il faut nous consulter. Il y aurait quelque chose de bon à faire avec la Chine; leur nouvel emprunt à trois et demi pour cent...

— Ah! mon Dieu! la Chine! m'écriai-je avec effroi; tu vas être forcé d'aller jusqu'en Chine?...

Jacques rit beaucoup, très flatté, au fond, de ma terreur.

— Fais ce que tu voudras, repris-je, un peu piquée, tu ne prendras jamais mon avis au sérieux ! Et, d'abord, je ne comprends rien à ces expressions ; trois pour cent ? trois quoi, pour cent quoi ?

Il me répondit, l'air toujours très amusé :

— Mais cent francs que je donne et pour lesquels, au bout de l'année, on me rend trois francs cinquante.

Aussitôt, l'injustice flagrante de ce procédé m'arracha les hauts cris :

— Comment, tu donnes cent francs et on t'en rend trois !!! Et tu appelles cela une belle affaire ! J'aime bien mieux que tu gardes nos dix mille francs, avec lesquels nous pourrions nous acheter une foule de choses agréables. Avec trois francs cinquante, que veux-tu que nous fassions ?

Plus je parlais, plus Jacques riait ; c'était du délire !

Il ne s'arrêta que pour m'embrasser, en me disant que j'étais la plus adorable petite femme qu'on eût jamais vue ! et, durant six autres mois, il ne me parla plus ni chiffres ni rentes.

Mais, au bout de ce temps, un jour, je berçais ma fille Jacqueline, sans aucune méfiance, lorsque Jacques vint me poser sur les genoux un gros cahier vert : celui-là même (*elle le prend sur la table*) ; et, dans un petit discours très bien tourné, m'expliqua qu'étant mère de famille et maîtresse de maison, il me fallait tenir des comptes, économiser pour la dot de ma fille, etc... Le cauchemar des chiffres reprenait !... Jusqu'alors, je n'avais eu qu'à souhaiter, sans m'occuper du prix de rien... Il paraît que, justement, j'allais un peu vite, et c'était pour m'apprendre, dans l'intérêt de ma fille, etc., etc.

J'eus beau me rejeter sur mon incapacité naturelle, Jacques persista. Il fut donc convenu qu'il verserait chaque mois, dans le tiroir de mon secrétaire, une somme quelconque — je ne fis même pas attention au chiffre — et que j'y puiserais librement, avec la seule obligation d'écrire mes dépenses sur le registre vert et d'en faire l'addition à la fin du mois.

Les deux premiers mois, ce fut un triomphe : j'avais fait des économies, il restait de l'argent dans le tiroir, pour la dot de ma fille !

Le troisième, — c'était ce matin, — je constatai qu'il ne me restait que 0 fr. 75 ; et sur le registre vert je trouvai, au bout de mon addition, le chiffre, qui me parut gros, de 7,830 fr. ! Je recomptai trois fois de suite, toujours avec le même résultat. Il n'y avait pas à dire, j'avais dépensé 7,830 francs. Je me dis : « C'est effrayant, les chiffres, quand cela s'additionne. Sûrement, Jacques va me gronder ! »

Aussi, pendant le déjeuner, espérant lui passer la chose en douceur, je pris mon air le plus séduisant et, en lui offrant des radis, avec un sourire irrésistible :

— Jacques, ce mois-ci, je n'ai pas fait d'économies pour la dot de Jacqueline ; figure-toi que j'ai dépensé 7,830 fr.

Jacques laissa tomber tous les radis dans son assiette et me regarda, abasourdi :

— 7,830 francs ! Tu dis 7,830 francs ! Tu plaisantes ?

— Pas du tout ! — dis-je avec enjouement, pour le remettre de son émotion, — 7,830 fr... Cela m'a semblé aussi un peu gros, à moi ; mais, que veux-tu, les chiffres y sont.

— Mais, Claire, mon enfant, fit Jacques, consterné, à quelle folle dépense t'es-tu livrée sans me le dire ?

Cette accusation m'indigna et je répondis très vivement :

— Je n'ai pas fait de folles dépenses, que je sache : un malheureux chapeau, quelques petits objets pour moi, et le complément de la layette de Jacqueline.

— Claire, il y a autre chose, voyons ! Tu feras mieux de me le dire tout de suite. Son entêtement m'exaspérait.

— Mais il n'y a rien, rien autre, te dis-je !

Jacques devint très rouge et d'un ton fort dur :

— Claire, si tu as fait quelque sottise, sois franche au moins ! Il ne faut pas t'imaginer que tu me feras avaler des couleuvres, et j'exige que tu t'expliques nettement sur cet incroyable gaspillage !

Jamais il ne m'avait parlé ainsi ; je me sentis devenir très rouge, à mon tour :

— Je ne comprends pas tes insinuations déplacées ; je ne supporterai pas que tu m'accuses de manquer de franchise, et je suis, il me semble, très nette dans mes explications.

— Très nette, en effet, — fit Jacques ironiquement, — tu me donnes à entendre qu'il t'a fallu 7,830 francs pour te payer un chapeau et les chiffons de ta fille...

— Ma fille et la tienne, si je ne me trompe !... Ah ! voilà bien les hommes ! Mon père, lui aussi, disait à ma mère : « Ce sont *tes* filles encore qui ont fait cette sottise-là ! » Ou, changeant de note : « On m'a fait beaucoup de compliments, aujourd'hui, sur *mes* filles ! » Oui ! vous êtes bien tous les mêmes ; on peut se faire un peu d'illusion pendant quelque temps, mais vous finissez toujours par laisser voir le bout de l'oreille du tyran !...

J'étais très montée. Je m'interrompis à cause de la femme de chambre qui entrait. Au bout de cinq minutes, elle s'en alla et Jacques, effrayé, sans doute, par ma virulente sortie, reprit d'un ton plus doux :

— Tu dois bien comprendre, Clairette...

— Je vous défends de m'appeler Clairette, monsieur !...

Un temps...

— Comme il vous plaira, dit-il, avec une froideur exaspérante, mais je soutiendrai, malgré vos explications fort nettes, que notre modeste ordinaire et les dépenses raisonnables que tu as pu faire, ne justifient pas l'emploi d'une pareille somme. Il me faut donc en conclure que tu as donné, sans m'y convier, quelques réceptions de gala pour lesquelles tu te seras commandé des toilettes à l'instar de Peau-d'Ane...

— Je vous prie, monsieur, fis-je avec une grande fureur concentrée, de ne pas me tutoyer !...

La femme de chambre rentra avec le café, qu'elle posa sur la table ; puis elle s'en alla, suivant la consigne, car nous aimons prendre notre café tranquillement, en tête-à-tête.

Ce matin, il promettait d'être charmant, le tête-à-tête !

Je fulminais intérieurement ; Jacques de même, en face de moi ; et, entre nous deux, la cafetière vomissait, par son bec, des nuages de fumée brûlante, parfaite image de l'état d'esprit de notre ménage.

Je remplis ma tasse et me brûlai atrocement au manche de la cafetière, mais je n'en laissai rien voir et gardai toute ma dignité. J'eus le plaisir de constater, même, dans cette occasion, à quel point notre courage moral est supérieur à celui des hommes, car lorsque Jacques, à son tour, empoigna le susdit manche, il ne put réprimer une affreuse grimace et un juron dans sa moustache.

Je le regardai, presque avec dédain.

— Je vous demande pardon, Claire ! fit-il avec une correction parfaite.

Nous faisons fondre notre sucre en silence. Tout à coup, Jacques jette sa serviette sur la table.

— Claire, ces cachotteries sont un enfantillage inexplicable. Pour que je paye vos dettes, il faudra bien que je sache...

— Mes dettes! Quelles dettes?

— Mais ces 6,830 francs qui te manquent et que je ne sais où prendre, du reste, à moins d'entamer notre...

— Mais il ne me manque rien! Je ne te demande pas d'argent, je ne dois rien, j'ai tout payé.

— Payé! Avec quoi?

— Avec l'argent que tu m'as versé au commencement du mois, naturellement.

— Avec l'argent... Mais je te verse 1,000 francs! Tu as payé 7,830 francs avec 1,000 francs?

Nous nous regardions, tous deux, ébahis.

— Enfin! mon livre est là pour faire foi, m'écriai-je. J'ai recommencé quatre fois l'addition, et je suis sûre du chiffre de 7,830 francs, et j'ai tout payé!

Je me lève, je cours chercher le fameux registre et je le pose, tout ouvert, devant Jacques. Il parcourt les colonnes du regard et part, soudain, d'un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Je me penche et, du doigt, il me désigne un article écrit en ronde, avec amour :

« Pour Jacqueline : Douze brassières et chemisettes, batiste fine, garnies de Valenciennes, à 5 fr. 75 pièce... 5 fr. 75 \times 12 = 6,900 francs. »

J'avais oublié la virgule et compté 6,900 francs de brassières pour Jacqueline, au lieu de 69 francs!...

Je me couvris la figure de mes deux mains.

Jacques riait comme un fou et s'essuyait le front :

— Tu m'as fait une belle peur!

— Tais-toi! lui dis-je; moi, je ne ris pas, tu as été trop méchant!

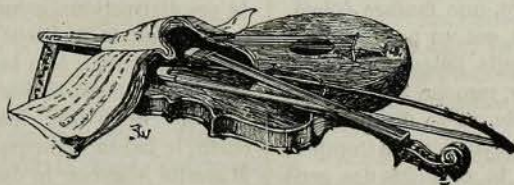
Il jura de ne plus l'être et de ne pas même me dire que 69 francs de brassières pour Jacqueline, c'était beaucoup!

Il n'y avait entre nous que la cafetière qui ne fumait plus, le café ayant refroidi... et nous nous sommes réconciliés.

J'ai promis de m'acheter une arithmétique de F. P. B. (*elle la désigne sur la table*), ma bête noire du couvent, et de m'imposer une heure de calcul, chaque jour. Jacques, lui, a promis bien d'autres choses...

Mais cela ne fait rien! Les chiffres, je leur garde une nouvelle rancune et, plus que jamais, je les haïss!...

M.-A. ALHIX.



La Messe de Saint-Hubert



AMAI S VOUS n'y serez !

— Ah ! par exemple !

— Un pari ?

— Soit. Une *discrétion*... qui sera discrète.

— Entendu. J'ai gagné d'avance.

— Nous le verrons. Bonsoir !

— Bonsoir !

Marcelle s'élança dans l'escalier qui menait aux chambres nombreuses, où la baronne douairière d'Artix casait une quantité invraisemblable d'invités venus pour la solennité du 3 novembre.

Arrivée au premier palier, la jeune fille se pencha sur la rampe fleurdelisée, et appela gaiement :
— Baron !

Le maître du logis, dans le hall immense, s'attardait avec quelques-uns de ses hôtes ; il releva la tête :

— Mademoiselle ?

— A quelle heure la messe ? L'heure juste, dites ?

— Quatre heures et demie.

— Brrr !

— Vous reculez déjà ?

— Mais, non... Si je ne suis pas là avant le *Kyrie*, j'aurai perdu.

— Vous savez qu'il est minuit moins cinq ?

— L'heure des revenants... Je me sauve...

Le jeune homme écouta s'éloigner les pas légers de la jeune fille. Puis, songeur sans trop s'en rendre compte, il regagna sa chambre. Bientôt, sous un rayon de lune qui, curieusement, glissait jusqu'à lui, le baron rêva qu'à la messe de Saint-Hubert, Marcelle n'arrivait qu'à la bénédiction, et que le grand saint lui-même la leur donnait, à eux seuls, le félicitant, en latin, d'avoir gagné une *discrétion* que le jeune homme ne voulait plus discrète.

* * *

Dans la nuit encore sombre, une fanfare éclata. Marcelle, éveillée en sursaut, eut un premier élan pour bondir hors de son lit, puis, frileusement, elle se renfonça dans son oreiller, ramena jusqu'à son menton le couvre-pied de soie, et se dit que saint Hubert, les chiens, le baron, et surtout les trompes, n'étaient inventés que pour le supplice des gens paisibles aimant à dormir.

Les hauts platanes faisant face à la fenêtre s'éclairèrent d'une lueur rouge. Qu'était-ce ? Le feu ?...

Cette fois, Marcelle se leva vivement et, toute frissonnante, s'en vint relever les rideaux d'éta-

Au seuil de la vieille chapelle, séparée du château par une large allée, douze hommes portant des torches se tenaient immobiles, six à droite, six à gauche. Entre eux, accouplés, les beaux chiens de meute, maintenus par les valets, jappaient. Les chevaux, sellés, prêts au départ, étaient là aussi, leurs croupes luisantes se moirant aux reflets des torches en de grandes vagues de lumière pourpre ou mauve. Les chasseurs, en tenue, le pied de fouet à la main, entraient déjà dans l'église. Au passage, ils flattaient les chiens, s'attardaient aux chevaux. La grande lueur des torches montait haut sur le vieux clocher enveloppé de lierre. Seule, au sommet, la croix de pierre s'auréolait d'un bleu rayon de lune. En retrait, les vitraux, traversés de clartés de cierges, mettaient des bijoux dans la nuit.

— Que c'est beau ! dit Marcelle.

Elle s'absorbait dans sa contemplation, ne sentant plus le froid, ne songeant plus à l'heure. Une clochette tintant dans la chapelle la fit souvenir du pari qu'elle risquait bien de perdre. La femme de chambre, prévenue la veille, entra.

— Jeanne, vous êtes en retard...

— Oh ! Mademoiselle sera si vite habillée !

Avec un bruit de tonnerre, Marcelle jeta à terre le grand tub en nickel, et, moins d'un quart d'heure après, moulée dans son habit de cheval, le *lam-pion* crânement posé sur ses cheveux sombres, elle descendait en courant. Quand elle entra dans la chapelle, le prêtre lisait l'Evangile. Elle prit une place au hasard, ouvrit son livre... Son voisin se pencha vers elle, et dit : « J'ai gagné ! » Marcelle, sans se retourner, fit : « Chut ! » et s'absorba, — en apparence, — dans sa prière. Mais ses yeux, malgré elle, s'écartaient du livre... attirés par un miroitement de bottes vernies... et la blancheur crémeuse des revers...

Le baron se penche encore ; le bord de l'habit bleu de roi (couleur des d'Artix) vient aussi se mettre de la partie... Marcelle a de grands remords de ses distractions, pourtant bien involontaires. A ce moment, le meilleur des chiens entré dans la chapelle, et tenu à la botte par le premier piqueur, répond aux fanfares par un long hurlement. Cela fait une diversion. Mais, après avoir regardé le chien, le baron (pourquoi cela ?) regarde Marcelle et Marcelle regarde le baron. Est-ce le décor qui fait paraître le jeune homme plus élégant, plus virilement beau, qui donne à la jeune fille ce charme particulier, cette crânerie d'allures, cette grâce d'un autre temps ?

Un cor, en solo, joue l'*Offertoire*, d'autres lui répondent. Est-ce cette musique étrange qui les

trouble tous deux ? Leurs yeux ont des regards remplis de choses nouvelles. Lui, devient tout pâle ; elle, toute rose, et puis, pour de bon, cette fois, ils baissent la tête. Mais saint Hubert, heureusement, est indulgent à ceux qui le prient. Malgré tout son bon vouloir, Marcelle a des pensées imprécises très douces, et le baron, obstinément, la vision nette de deux prie-Dieu de velours au premier rang devant l'autel, deux prie-Dieu sur l'un desquels s'étendrait le joli nuage d'un voile blanc de mariée. Le prêtre, retourné vers les fidèles, les bénit. M. d'Artix remarque que sa voisine, juste en même temps que lui, a fait le signe de la croix... Il se souvient de son rêve : saint Hubert les bénissant. Et se penchant pour la troisième fois vers Marcelle :

— Vous me paierez ma *discretion* ?

Elle fait signe que oui.

— Même si elle est... indiscrete ?

Et comme, sans répondre, elle le regarde, il voit qu'elle a deviné et demande :

— Vous voulez bien, dites ?

A quoi, se souvenant qu'ils sont à l'église, M^{lle} Marcelle répond par un *chut* ! qu'elle veut rendre sévère, mais qui ne l'est pas. Enfin, on sort.

Pendant le déjeuner, hâtivement pris, le baron, absorbé par ses devoirs de maître de maison, ne peut s'approcher de Marcelle. On dirait d'ailleurs qu'elle l'évite. Elle lui semble idéale dans cette lumière fausse de la grande salle où les bougies tremblent à la lueur du jour naissant.

On sonne au départ. Marcelle se dirige vers l'alezan qu'elle doit monter, un anglais superbe que d'Artix a mis sur l'obstacle pour elle. Sans mot dire, elle pose son pied dans la main qui s'est tendue, elle arrange son amazone lentement, se met bien en selle et prend les rênes en main. Mais un habit bleu est encore là, immobile ; elle se décide à le regarder.

— C'est vrai, dites, demande tout bas le baron, vous savez ce que je veux ?

Elle, l'air candide :

— Quoi donc ?

— Vous savez?... pour ma *discretion*...

Marcelle regarde les chiens qu'on emmène et répète :

— Quoi donc ?

— Dieu ! que vous êtes méchante ! Ecoutez...

— Oh ! d'Artix, crie quelqu'un, nous y sommes ?

— Voilà ! Voilà !

Et plus bas :

— Ecoutez, Marcelle !...

Mais un piqueur s'approche... Au diable la chasse ! Il n'aura donc pas une minute ?

Avec un grand bruit, des cliquetis de mors, des craquements de cuir froissé, la chasse s'ébranle.

Pendant des heures, sous les bois, par des landes rousses, franchissant les talus, les fossés et les haies, Marcelle suit la chasse consciencieusement. Puis, brusquement, elle s'arrête.

Il fait bon et doux dans la clairière qu'elle traverse !

Elle rend les rênes et, immobile, perdue dans ses pensées, laisse le cheval mordiller les hautes herbes, les herbes fines et coupantes des sous-bois. Le soleil, éclatant maintenant, empourpre les feuilles et, deci, delà, au travers des branches à demi-dénudées, de grandes coulées d'or se glissent, dansent et s'éparpillent sur le sol en piécettes de lumière.

— Enfin, je vous rejoins !...

Peut-être Marcelle a-t-elle prévu cette rencontre ?

Elle ne fait aucun geste de surprise. Elle dit seulement (il faut bien dire quelque chose) :

— Quel joli temps !

— Répondez-moi donc !

— Vous m'avez demandé ?...

— Voyons ! Ne soyez pas taquine...

— Baron, j'aime qu'on s'explique clairement.

— Ah ! oui ? Hé bien, écoutez-moi. Mademoiselle Marcelle, j'ai l'honneur de vous demander votre main ; voulez-vous me l'accorder ?

Marcelle regarde en dessous le visage ému du jeune homme. Elle est très jeune, et la grande joie qui remplit son cœur lui monte à la tête en gaité d'enfant.

Elle éclate de rire, d'un beau rire franc qui s'égrené sous les arbres et fait partir une volée d'oiseaux.

— Baron, c'est cela votre *discretion* ?... C'est parce que vous étiez embarrassé, dites ?... Vous ne saviez que me demander, dites... dites ?

Lui, un peu effaré par cette gaité, craignant qu'elle ne se moque, la contemple tristement. Il se souvient du regard échangé à la chapelle.

— J'avais cru...

Mais elle a vu sa détresse ; dans son inconsciente habileté de femme, pour le consoler, le même regard auquel il songe réparait dans ses yeux ; et grave, avec seulement au coin des lèvres un petit frisson de rire, elle dit gentiment :

— Je veux bien, moi, puisque c'est sérieux. Parlez-en ce soir à maman, je pense qu'elle en sera aussi heureuse que moi.

Après un silence, Marcelle reprend :

— Et quand avez-vous su que vous m'aimiez ?

— Je m'en doutais depuis longtemps. J'en ai été sûr ce matin, à la chapelle.

Naïvement, elle répond :

— C'est tout à fait comme moi !

— Oh ! ma chérie !

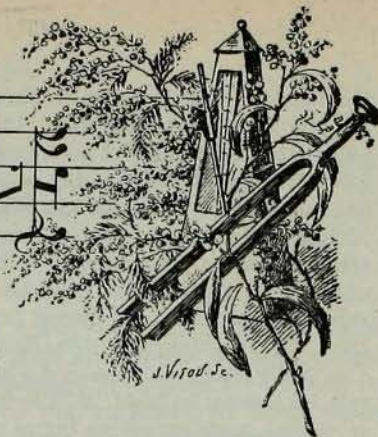
— C'est saint Hubert... qui a fait ce miracle.

Le baron proteste :

— Oh ! un miracle !...

Au loin, on sonne la retraite prise. Pour la première fois, le baron d'Artix manquait l'arrivée. Que saint Hubert lui pardonne !

M. T.



1895 : Regrets; 1896 : Espérances. — Théâtres lyriques : Opéra : Concerts dominicaux; à bientôt *Frédégonde*, Opéra-Comique : *Xavière*. — Messe de Sainte-Cécile.



L faut espérer que la nouvelle année s'avance comme réparatrice de celle qui s'achève. Elle aura bien des larmes à sécher, de nombreuses misères à soulager, des injustices à réparer, peut-être. Souhaitons que la paix règne sur toute la terre comme dans tous les cœurs, et que l'horrible fléau qui vient encore de décimer notre belle nation en soit à jamais écarté par la protection du Sauveur des hommes, notre Dieu. Toutes les victimes de la guerre ne sont pas sur le sol étranger. Dans la chère patrie, beaucoup de familles pleurent ceux qui ne reviendront pas, tandis que d'autres gémissent sur ceux qu'elle leur rend vaillants mais épuisés. A ceux-là, nous dirons : ayez confiance en celui qui permit votre retour et ne désespérez jamais. Aux pauvres absents fauchés si cruellement dans la fleur de leur vie, dans ce printemps où tout n'est qu'espérance et foi, tressons une couronne mêlée de regrets et de lauriers, et déposons-la sur le souvenir glorieux de leur dévouement à la France attristée.

L'année qui nous quitte emporte avec elle encore de grandes illustrations de ce siècle. La science, l'art, la politique, ont vu tomber les plus chers, comme les plus célèbres et les plus dignes. Mais l'auréole de leur génie brille d'un tel éclat, qu'elle rayonnera dans la mémoire de tous les peuples, tant que les siècles se succéderont.

Nous demandons pardon à nos jeunes lectrices d'avoir un instant assombri les clartés d'un si beau jour par d'attristants retours vers ce passé d'hier. Mais, après cette larme attendrie jetée en adieu à la méchante année 1895, il nous est permis de porter nos regards en avant et de leur souhaiter l'accomplissement de leurs vœux les plus chers. A leur âge charmant, les impressions amères doivent vite céder la place aux gaités de la vie : elle en est parfois si avare qu'il faut presque les saisir au vol ! N'y a-t-il pas certaine fleur qui se referme sur le papillon pour ne pas le laisser s'échapper, quand

il vient boire à son calice ? Et ce papillon, n'est-ce pas le bonheur ?

Voilà qui nous ramène à notre sujet favori : les événements musicaux de cette fin d'année.

A l'Opéra, *Frédégonde* absorbe toutes les admirations. Notre numéro de janvier paraissant avant le 1^{er} et se trouvant rempli déjà, nous remettons à notre prochaine revue le compte rendu du nouvel ouvrage de M. Saint-Saëns. On ne saurait parler en peu de lignes de l'œuvre d'un si grand maître, et nous voulons lui consacrer toute l'attention dont il est digne.

Les Concerts dominicaux attirent toujours l'élégant public de notre première scène. La longueur des programmes ne permet pas de raconter par le menu le détail de ces substantielles séances et des ouvrages qu'on y interprète avec tant d'art. Nous voulons surtout indiquer les numéros consacrés aux auteurs modernes, comme aux très anciens, qui comptent aussi parmi les nouveautés, puisqu'on ne les entend presque jamais. La belle *Symphonie orchestrale et orgue*, de M. C. Widor, est de ce nombre. Elle a été dirigée par l'auteur avec une grande habileté. Le *Saint-Julien l'Hospitalier*, de C. Erlanger, est admirablement chanté par M. Dupuyron; l'auteur, qui conduit l'orchestre, est couvert de bravos dans la *Chasse fantastique*. Les danses anciennes : *Menuet d'Orphée*, de Gluck; les *Fêtes d'Hèbe*, de Rameau, sont de véritables curiosités de l'art musical d'autrefois.

Il est extrêmement intéressant de trouver côte à côte, dans le même programme, l'*Armide* de Lulli et l'*Armide* de Gluck, deux airs chantés, dans le meilleur style, par M. Affre. Cette musique est vraiment reposante et d'une attraction incontestable.

M^{me} Rose Caron, dont le succès a été colossal au premier concert, dans l'*Alceste* de Gluck, n'est pas moins admirable dans les fragments de la *Duchesse de Ferrare*, opéra inédit de M. G. Marty. On sait que ces séances sont en partie consacrées à mettre en lumière les ouvrages inconnus des jeunes compositeurs de talent; on voit que la direction tient ses promesses, et cette *Duchesse de*

Ferrare nous semble ne pas devoir en rester là.

Rappelons, à ce propos, que les séances dominicales de l'Opéra ont pour chefs d'orchestre et de chœurs MM. P. Vidal et G. Marty.

Puisque nous passons à l'Opéra-Comique, disons de suite que M. Carvalho vient d'engager M^{lle} Kerlor, une jeune cantatrice bretonne, qui doit débiter dans le rôle de Blanche, de la *Jacquerie*, dont la première ne saurait être éloignée.

La première de *Xavière* à ce théâtre avait attiré une salle aussi brillante que nombreuse. Quoique M. Théodore Dubois ait beaucoup produit, son bagage théâtral n'est pas volumineux. On cite de lui : *La Guzla de l'Emir*, *Le Pain bis*, *La Farandole*, *Haben-Hamet*, de triste mémoire pour le compositeur. Cet ouvrage, d'une certaine importance, était destiné au relèvement du Théâtre Italien, non à Ventadour, mais sur une scène parisienne dont le nom nous échappe. Ce fut la pièce d'ouverture ; nous ne nous souvenons pas si elle eut plusieurs représentations. Toujours est-il que nous en donnâmes un compte rendu très détaillé et que, peu après, Théâtre-Italien et *Haben-Hamet* disparurent comme par enchantement. On s'est demandé comment le puissant éditeur de cette partition n'avait pas pu relever l'œuvre de M. Dubois d'un si cruel naufrage.

Mais ses œuvres religieuses, telles que les *Sept paroles de Jésus-Christ* ; plusieurs messes ; des scènes lyriques et mystiques, comme le *Paradis perdu*, sans compter nombre de mélodies distinguées et beaucoup de pièces pour piano, ont fait à ce compositeur une place honorable parmi les musiciens de son temps.

Son dernier ouvrage, *Xavière*, est une idylle dramatique, tirée par M. L. Gallet d'un roman de Ferdinand Fabre.

C'est une historiette d'amour champêtre, où le charmant se mêle à l'odieux. Aussi les deux rôles de la veuve Ouradou et de son prétendant, le maître d'école Landrinier, ont-ils été la cause de vives protestations de la part des artistes qui en furent chargés. Ils sont chaque soir discutés par le public, qui n'aime pas les mauvaises mères, — elles sont si rares, — et la pensée qu'il en puisse exister une aussi féroce que Benoîte Ouradou révolte tous les instincts des mères passées, présentes et futures. En deux mots, voici le fait :

Xavière aime Landry, le fils de ce maître d'école que veut épouser, par calcul, la femme Ouradou. Pour que cette union s'accomplisse, il lui déclare qu'il lui faut la ferme de Fonjouve, l'héritage paternel de sa fille Xavière. Mais la fillette endure héroïquement les mauvais traitements de sa mère plutôt que d'entrer au couvent. Alors, ces deux diaboliques personnages ourdissent le plus infâme complot. Dans ce village des Cévennes, Complong, où se passe l'action, la cueillette des châtaignes donne lieu à de charmantes fêtes villageoises. Le bien de Xavière est une belle châta-

gneraie, et sa mère, malgré l'orage qui surgit, la force à remonter sur un châtaignier.

Landrinier arrive traitreusement au-dessous de la branche où est perchée Xavière et, d'un coup de bâton, l'ébranle assez pour qu'elle se rompe. La pauvre fille est précipitée dans le vide. Grâce à Dieu, elle n'est que légèrement blessée et se réfugie, avec Landry, chez le bon curé Fuleran, qui protège ces deux innocents.

Il a bientôt fait chasser Landrinier du pays, et fait entrer le remords dans le cœur de la mère dénaturée, à laquelle il pardonne, cédant aux prières de Xavière. Puis il bénit l'union des deux jeunes gens qui lui doivent leur bonheur.

À côté de ces scènes lugubres, il y a au second plan deux rôles gracieux, Mélie et Gélibert, qui s'aiment aussi, et donnent lieu à de fraîches inspirations.

M. Th. Dubois excelle dans l'art de peindre les tableaux champêtres et la poésie des tendresses naïves. Dans les danses cévenoles, son orchestre colore finement chaque détail. D'autres diront si le souffle dramatique de l'auteur a été assez puissant pour peindre l'horreur qu'inspire le crime de l'abominable mère : nous ne le croyons pas.

M. Fugère en tête, les artistes excellents : MM. Isnardon, Badiali et Clément. M^{lles} Dubois, Chevalier et Leclerc ont été charmantes. Quant à M^{lle} Lloyd, il serait bien difficile de l'admirer sous les espèces et apparences de la marâtre Benoîte Ouradou.

L'orchestre de M. Danbé est toujours un collaborateur précieux pour les compositeurs, et M. Rubé s'est surpassé dans le décor d'une châtaigneraie, au pays cévenol.

Avant de quitter M. Théodore Dubois, il n'est que juste de mentionner le succès qu'il vient d'obtenir, à l'église Saint-Eustache, à l'occasion de la fête de Sainte-Cécile.

L'Association des Artistes musiciens a donné, ce jour-là, la *Messe pontificale* de M. Dubois (1^{re} audition), écrite à Rome en 1863. L'année dernière, l'auteur en remania l'orchestration, et, après trente-deux ans d'attente, cette œuvre vient de voir le jour. Si elle est écrite dans un style moins sévère que la plupart des compositions religieuses en renom, on y remarque beaucoup de clarté, de jeunesse et de sentiment mélodique. Dans les passages exaltés ou dramatiques de la grande épopée chrétienne, tels que le *Gloria*, le *Qui Tollis* ou le *Crucifixus*, on trouve une réelle vérité d'expression.

MM. Auguez et Muratet ont interprété avec talent cette musique, un peu chaude pour le saint temple, mais qui révèle des qualités maîtresses chez son auteur. L'orchestre et les chœurs de M. Lamoureux n'ont pas peu contribué au succès de cette intéressante audition.

MARIE LASSAVER

CHUSRIE



Le monde des châtelaines et des chasseurs reste fidèle aux champs, depuis deux mois déjà, la vie de Paris est reprise par la plupart, et la grande ville, un peu endormie pendant les vacances, a retrouvé toute son activité.

Les cours suivis par les jeunes filles recommencent en novembre ou en décembre; on les continue, l'éducation terminée, grâce à l'idée ingénieuse des directeurs et directrices, qui appellent à leur aide, pour ces cours supérieurs, des professeurs de lycée. La jeunesse féminine écoute avec bonheur, quelques heures par semaine, ceux dont les grands frères ont si souvent parlé. Sans travail avant ou après, ces cours donnent plutôt l'illusion que la réalité de la culture intellectuelle; pour celles qui la désirent sérieuse, la Sorbonne et le Collège de France ouvrent leurs portes.

A certains cours privilégiés, n'est-il pas intéressant de voir les bancs garnis de jeunes visages, rieuses fillettes, qui, après cet intelligent emploi des heures matinales, dansent gaiement le soir la Berline ou le Pas de quatre?

Les cours de littérature ne sont pas les seuls, la diction est à la mode et chacun désire s'y essayer. Pour éviter la publicité des leçons ouvertes à tous venants, une douzaine de jeunes filles se réunissent chez l'une d'elles, et un acteur ou une actrice en renom ne dédaigne pas de venir les former à l'art de bien dire. Les mères souffrent ou jouissent, selon le plus ou moins de succès de leurs enfants; parfois, des jalousies éclatent:

— Moi, s'exclame une mère dont la fille dit mal, je serais désolée d'entendre Marguerite réciter très bien.

— Alors pourquoi lui faire suivre un cours de diction? demande la mère d'une élève mieux douée.

Souvent des étrangères ont un attrait malheureux pour ce genre de leçons, la difficulté de la prononciation s'ajoutant pour elles à celle de la déclamation.

Je me souviens d'une Anglaise, tonnant dès le premier vers du songe d'Athalie:

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

— Pardon, mademoiselle, dit le professeur, réservez quelques forces pour la suite du récit, ne vous épuisez pas dès le début, puis veuillez dire: nuit.

— Nouit, reprend l'Anglaise.

— Ce n'est pas cela; dites nuit comme vous dites depuis.

— Mais je dis depuis, fit la jeune fille ingénument.

Le professeur vit qu'il n'y avait qu'à se résigner.

Depuis quelques années, des réunions semblables ont lieu dans un but plus pratique: une habile ouvrière remplace le professeur de diction; au lieu de réciter de belles tirades, les jeunes filles taillent leurs robes, les cousent, apprennent à confectionner ces mille riens de toilette qui relèvent les costumes simples; nous avouons notre préférence pour ce genre de cours, sans trouver, avec le bonhomme Chrysale, que:

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse,
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

S'il faut choisir, nous croyons qu'il vaut mieux savoir coudre que déclamer; c'est d'un usage plus courant.

A voir les endroits où se réunit le Paris qui s'amuse, ne semble-t-il pas également rentré dans nos murs? Grâce à l'ampleur des manches et des jupes, à la surélévation des chapeaux, toutes les places paraissent occupées, le vide d'un fauteuil d'orchestre est comblé par les bouffants de deux manches; l'horizon est, d'ailleurs, borné de toutes parts.

Nos directeurs parisiens devraient s'inspirer d'un impresario malin qui, ne pouvant obtenir que les spectatrices ôtassent leurs chapeaux au vestiaire, fit afficher en grosses lettres:

« Les dames âgées sont seules autorisées à garder leurs chapeaux. »

Le lendemain, toutes les femmes entraient en cheveux et, devant tant de têtes grises se croyant encore jeunes, on se demandait quand la femme se résigne à s'avouer vieille.

C'est certainement à Paris que l'abdication de la jeunesse tarde davantage pour la femme; par des artifices de toilette, un grand soin de sa personne, un emploi du temps qui entretient l'activité de l'esprit et du corps, la Parisienne garde les apparences de la jeunesse, longtemps après que la réalité en est loin. Elle a raison; dans l'âge mûr ou la vieillesse, le désir de plaire, ou plutôt de ne pas déplaire, a quelque chose de touchant; puis n'est-il pas judicieux de se servir de tout ce qu'on possède encore: restes de jeunesse, de beauté, d'esprit, d'affections, hélas!

Mais quittons vite ces tristes pensées et commençons l'année sous de plus gais auspices.

Il n'en est pas de meilleurs que l'exercice de la charité. Pendant les soirées d'hiver, vous pourrez, chères lectrices, préparer des objets de vente ou de loterie; à ce propos, je veux vous indiquer un genre de travail nouveau qui peut servir à des décorations charmantes.

A quoi peuvent être utiles ces timbres-poste oblitérés qu'on sollicite de tous côtés? se dit-on souvent.

Eh bien! on les emploie d'une manière originale comme bandes formant encadrement à des panneaux d'andrinople. Les motifs du milieu: losanges, fleurs de lys, lettres arabes, sont disposés sur une bande de papier; on exécute ces dessins en timbres de couleur, les bords sont faits d'une nuance uniforme ou de deux couleurs alternées, une légère couche de vernis est mise sur l'ensemble; ce travail, qui vous paraîtra peut-être bizarre, fait de loin l'effet d'une bande de cachemire.

Essayez aussi, chères lectrices, de décorer ainsi des cache-pots ou des caisses à fleurs, vous inspirant de faïences japonaises; nous avons vu un autel de la Sainte-Vierge, ainsi orné, qui excitait l'admiration des paroissiens d'une pauvre église de village!

Moins enthousiastes eussent été sans doute les nombreux acheteurs qui, depuis quelques semaines, font leurs emplettes d'étrennes. Les personnes avisées n'attendent jamais le dernier moment, mais tous ne prennent pas cette sage précaution, et les derniers jours de décembre offrent vraiment un étrange spectacle; du matin au soir, les magasins regorgent de clients; les commis, ahuris et épuisés, ne savent à qui répondre; c'est en vain que les chefs de rayon, disent avec calme: « Une minute, madame, je vais vous trouver un vendeur. » La minute passe, suivie de vingt autres, et on attend toujours le vendeur. Quand il arrive, enfin, dix personnes le réclament, on proteste contre les passe-droits, chacun déclare qu'il va s'en aller..... et reste, certain qu'ailleurs il aurait même mésaventure.

Les emplettes terminées, lorsqu'on veut payer, on constate la disparition de son porte-monnaie; bien d'autres partagent ce triste sort, car d'habiles voleurs trouvent facilement les poches que nous cherchons parfois si longtemps.

Dans la rue, tous marchent affairés, chargés de paquets; ici, un vieux monsieur s'installe dans une voiture, entre un gros mouton aux cornes dorées et un grand polichinelle; là, une jeune dame donne son adresse au cocher par l'ouverture d'un théâtre de Guignol; plus loin, une vénérable aïeule monte en omnibus en serrant dans ses bras une grande poupée très mal enveloppée; à chaque pression des doigts qui la tiennent nerveusement, la poupée dit: « Papa! » ou: « Maman! » Chacun rit de la vieille dame, qui, vraisemblablement sourde, ne comprend rien à l'hilarité générale et juge sévèrement les manières de cette fin de siècle.

Pourquoi avoir fait du début de l'année un des moments les plus pénibles de la vie, une époque où riches et pauvres sont contraints de dépenser dans des proportions qui les gênent des mois entiers? En théorie, est-il rien de plus charmant qu'un jour où l'on reçoit et fait des présents, en échangeant des vœux de bonheur? En pratique, c'est odieux; tous ceux qui, de près ou de loin, nous ont approchés dans l'année viennent nous tendre la main. Le facteur est dans son droit, nul ne le lui conteste, tant de choses douces et charmantes nous sont arrivées par ses mains: mais le facteur est maintenant doublé du télégraphiste, suivi du distributeur d'imprimés et des porteurs de journaux: quatre étrennes au lieu d'une; le défilé continue: après le concierge, les domestiques; voici le chiffonnier, les balayeurs, les égoutiers; que sais-je encore? Chaque année, il surgit de nouveaux corps d'état faisant appel à notre bienveillance, avec une arrogance toujours croissante.

Nous comprenons ceux qui restent loin de Paris, envoyant à leurs enfants et petits-enfants l'argent nécessaire aux cadeaux qu'ils leur destinent; c'est ainsi qu'un bébé en larmes a dit à sa mère, en lui montrant un billet de cent francs:

— Pourquoi que grand-père m'envoie dans une lettre une petite image toute déchirée, au lieu de l'âne que je lui ai demandé?

Ce petit garçon a cinq ans; dès l'année prochaine, instruit par l'expérience, il attendra avec impatience la petite image déchirée qui lui aura donné l'âne de ses rêves.

Que demandera-t-il en 1897? Le Premier jour de l'an n'est pas seulement une étape dans nos vies, parce qu'il commence une ère nouvelle, mais encore par la différence de nos désirs se modifiant sans cesse.

Vous rappelez-vous? c'est si loin! les folies secouant leurs grelots? (mais est-ce si loin, chères lectrices, et n'en avons-nous pas retrouvé depuis à certains tournants de la route?) puis les bergeries, la succession des poupées; le beau théâtre, et les comédies imaginées par les grands et si avidement écoutées par les petits. Après la première communion, adieu les jouets; vous avez tour à tour demandé et reçu livres, petits meubles, objets de toilette, tous les mille riens qui parent une jeune fille ou ornent sa chambrette.

Que faut-il vous souhaiter pour l'an de grâce 1896? Que demandez-vous à l'année qui commence? La continuation d'une douce vie d'enfant aimée ou le commencement de l'existence de dévouement de la femme chargée du bonheur et de la responsabilité d'une famille? C'est votre secret, la prière que Dieu seul entend, mais à laquelle des cœurs amis peuvent s'associer de loin par ce mot de « bonne année » qui résume tout, et que nous vous envoyons avec une affectueuse cordialité au nom de votre journal et au nôtre.

EDMÉE.

DEVINETTES



Charade

L'un porte le Mentor qui doit guider nos pas,
L'autre fait écumer et conduit au trépas.
Le tout, au champ de Mars, animé par la gloire,
Affronte le péril et vole à la victoire.

(A. B. C.)

Mots en échelle

Verticalement, les deux montants : Termes de construction.

Horizontalement, échelons : Pour se purger. — Ville de Corse. — Vient de l'idée. — Souverain de Troie. — Un infiniment petit.

(Une vieille abonnée)

Paroles célèbres

Quel est le célèbre guerrier à qui son vainqueur fit demander ses armes et qui répondit : « Viens les prendre ! »

(M^{me} A. P., à V.)

Mots en losange

Dans un pas. — Préposition. — Souverain oriental. — Un fleuve aurifère. — Cours d'eau français. — Breuvage anglais. — Il est muet.

(Justine et Jeanne.)



Mots en carré

Léger bateau. — Habitant d'un pays du soleil. — Un bon légume. — Trop gros. — Ce que doivent faire les petits bébés pour grandir.

(Un sphinx.)

Acrostiche simple

Avec les lettres suivantes, former neuf mots français qui, par leur première lettre dans le sens vertical, donneront le nom d'un poète contemporain.

La dernière lettre de ces mots est à trouver. Elle est commune à tous.

UN
IR
IN
RM
IV
AR
IV
AR
OR
IC
TR

(Pâquerette de la Lys.)



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.